Relire les évangiles

Nous sommes les héritiers d'une double tradition : la tradition classique, une tradition d'autorité qui ne se discute même pas, et une tradition critique qui date de plus de 150 ans et a pu démarrer quand l'autorité a perdu son influence. Tant que l'autorité s'est imposée, la critique a dû se taire; elle existait mais on ne l'entend pratiquement pas pendant des siècles. L'autorité a reculé pour diverses raisons mais la principale est l'avènement de cette oeuvre extraordinaire des humains : l'oeuvre scientifique. La Renaissance avait essayé de prendre ses distances avec cette tradition en retrouvant les grands maîtres d'antan mais cela ne suffisait pas. Il a fallu qu'elle soit remise en question par la science : sciences de la matière et sciences humaines. Nous sommes amenés par tout un mouvement, et par des êtres comme Marcel Légaut, à revenir à l'essentiel et pas seulement à démolir. Marcel Légaut a une critique très vigoureuse mais sa critique n'est jamais première. Cela est très important et c'est au nom d'un homme comme lui que nous pourrons faire une exégèse qui accepte que le christianisme soit fini. Le christianisme appartient au passé. Vouloir le prolonger n'a pas d'avenir, c'est mon point de vue.

1) Redécouvrir Jésus

Cela ne veut pas dire que des êtres ne pourront plus être inspirés par la personnalité et la présence de Jésus. Au contraire, fin du 20^{ème} siècle, Jésus est déjà présent alors que nous, souvent, nous n'y sommes pas encore car nous sommes toujours attachés aux siècles qui nous précèdent. Le premier effort à faire est d'être présent à notre vie et à nos contemporains.

Alors qui est Jésus ? Quel est le poids de cet être ? Quelle est son influence pour que, à un moment donné, en présence de Jésus, on ne peut plus partir de Dieu ? C'est tout l'étonnement de Jean : *"Dieu, personne ne l'a vu jamais; le fils unique qui est dans le père, lui, nous l'a fait connaître"* (Jn 1, 18) : pour avoir une bonne idée de Dieu, regardez Jésus, on ne peut plus avoir d'idées préconçues concernant Dieu. En ce sens, il y a une nouvelle proximité entre Jésus et nous : cette sensibilité à l'être humain et cette interrogation concernant l'être humain amènent ce pressentiment que c'est l'être humain au fond qu'il faut comprendre. Si on comprend bien l'être humain, on comprendra Dieu parce que l'être humain parle de Dieu.

a) Oublier ce qu'on a dit

Tous les dieux que nous connaissons sont ceux que nous avons inventés, sont le Dieu de quelqu'un. Pour nous, le "Bon Dieu" est le Dieu de Jésus. Les juifs ne pouvaient pas comprendre qui est "l'abba" de Jésus. Il leur répond : *"A celui que le père a consacré et envoyé dans le monde, vous dites : "Tu blasphèmes", pour avoir dit : "Je suis fils de Dieu"* (Jn 10,36), pour qui se prend-il celui-là ? il prend Dieu pour son propre père. Quelle prétention ! Et pourtant c'est ça. Si on ne veut pas le Dieu de Jésus, il faut en prendre un autre. Il n'y a pas de Dieu indépendamment d'une histoire des êtres humains. Israël l'avait déjà compris : Dieu, on commence à le connaître tout au long de l'histoire avec lui. En dehors de cette histoire, ça ne sert à rien de parler. Cette intuition du peuple juif est une intuition qui va dans le sens de notre monde contemporain. Dieu est celui dont les êtres humains font l'expérience, sinon ça ne vaut même pas la peine d'en parler. Il n'y a pas de Dieu absolu, de Dieu éternel.

Pour retrouver le Dieu de Jésus, il faut oublier beaucoup de choses concernant Jésus. Quand on disait par exemple de Jésus qu'il est le christ, ça aidait à rencontrer Jésus et, aujourd'hui, ça empêche de le rencontrer. Dire qu'il est le fils de l'homme, ça a aidé beaucoup de gens mais ça n'aide plus. C'est paradoxal mais c'est comme ça.

Marcel Légaut nous a engagés dans cette aventure, c'était un être solide, pas un sceptique. Nous avons cette chance de pouvoir faire référence, non seulement à Jésus, mais à un disciple de Jésus du 20^{ème} siècle. On sent bien que, pour lui, ce n'est pas relativiser pour le plaisir de relativiser; ce n'est pas démolir pour le plaisir de démolir. Mais si on n'accepte pas cette relativisation, si on ne renonce pas à des vérités établies, on ne pourra pas vivre notre vie. Pour pouvoir rencontrer Jésus en vérité aujourd'hui, il faut vraiment oublier beaucoup de choses qu'on a dit le concernant.

Tout le monde se sent dépassé, le christianisme comme la société. Mais une situation comme celle-là nous rapproche de Jésus parce que l'exégèse, dans la mesure où elle essaie d'être honnête, nous redonne Jésus comme un être humain. Il a eu des difficultés avec sa religion, comme nous en avons. Il est de religion juive et nous sommes de religion chrétienne. En ce sens là, nous n'avons presque rien de commun avec lui. Or on peut être d'une autre religion et arriver à se rencontrer. Si Jésus était très attaché à sa religion et l'avait absolutisée, on ne pourrait plus entrer en contact avec lui. Cet homme avait une telle conscience de la grandeur de l'être humain que c'est devenu, pour lui, premier. Normalement Dieu est premier dans toutes les religions. Cela paradoxalement nous parle beaucoup aujourd'hui. Jésus ne nie pas Dieu mais il ne l'atteint plus qu'à travers le mystère des êtres humains. Est-ce que cela signifie que l'être humain est plus important que Dieu ? On peut au moins se poser la question. Ce renversement de situation a commencé avec Jésus. Mais dire par exemple que Jésus est Dieu, c'est mal répondre à cette question, c'est essayer de dire que, si Dieu reste toujours le premier, maintenant on va partir de Jésus. Trois siècles après sa mort, on est parvenu à parler de Jésus de telle façon que Dieu avait de nouveau le premier plan. Alors Jésus commence par être Dieu, puisque le commencement, c'est Dieu. Après ça, il devient homme. Il faut essayer de comprendre. Au fond Jésus est venu trop tôt : on ne pouvait que mal le comprendre.

b) Jésus était l'imprévu

Tous les mots qu'on a donnés à Jésus sont des mots qui lui sont antérieurs. Or Jésus est quelque chose de nouveau qui se présente. Dans les évangiles, on peut très bien constater qu'il a étonné tout son monde : qui est-ce celui-là ? D'où il vient ? Comment se fait-il qu'il parle comme ça ? Qui a été son maître ? On s'est posé un tas de questions. Mais sa simple façon d'être, de réagir, de regarder les gens, était tellement dense et tellement étonnante que les gens se disaient : quand on le rencontre, on se sent exister, on devient tout autre. A ce moment là, on part de lui. Mais très vite, ils se sont dit : ce Jésus est tellement riche et par ailleurs on attend un christ; donc le christ, c'est lui, il faut cesser d'attendre le christ. Cela n'a pas réussi; ce fut la méprise. Jésus était l'imprévu.

Celui qu'on attendait, chacun en avait sa petite idée. Un homme comme Jean-Baptiste avait une idée assez précise sur lui. Quand Jésus vient, Jean-Baptiste est désorienté : ce n'est pas celui qu'il attend. C'est clair et net. Il va y avoir un malentendu entre Jésus et Jean-Baptiste, que Jésus comprend bien. Pour Jean-Baptiste, c'est la fin de sa foi. Or Jésus adorait son maître et son maître est tout à fait bouleversé parce que Jésus est seulement Jésus. Depuis, on a dit tant de choses sur Jésus que Jean-Baptiste ne serait plus du tout bouleversé car il serait d'accord avec nous sur le christ... Le scandale de la rencontre entre Jésus et Jean-Baptiste est devenu incompréhensible car on est parvenu à parler de Jésus selon l'attente de Jean-Baptiste. Donc il faut reprendre les textes.

c) une relecture des textes

Alors l'être humain serait plus important que la religion ? Il y a deux mille ans, Jésus disait : *"Le sabbat (la religion) a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat"* (Mc 2,27), il disait le sabbat parce qu'alors ça se disait comme ça. Cela, pour lui, était évident. Après avoir entendu ces mots, *"les Pharisiens sortirent et aussitôt ils tenaient conseil avec les Hérodiens contre lui, en vue de le perdre"* (Mc 3,6), celui-là met toute la religion par terre. Pour lui, c'est clair et net, sa réponse est catégorique et semble être de notre époque, on se reconnaît là. Après on fera les distinctions : un christ politique... Les juifs n'ont qu'un christ religieux, mais qui est politique évidemment. Toute religion est politique.

Il faut donc essayer d'entrer dans l'intelligence de Jésus en étant d'abord tout à fait libre devant les textes. On ne peut plus recevoir les évangiles comme la vérité : Jésus a dit ça comme ça et il n'y a pas à discuter. Les textes ont été présentés par l'autorité comme vrais. Cela appartient au passé; on ne peut plus le recevoir ainsi, comme on ne peut plus accepter une autorité. Il faut bien vivre avec l'autorité mais comme le disait Jésus : *"Celui qui voudra devenir grand parmi vous, se fera votre serviteur, et celui qui voudra être le premier d'entre vous, se fera votre esclave"* (Mt 20, 26-27). Il ne voulait pas passer son temps à savoir qui est le premier. L'autorité, ça pousse comme les champignons, le plus fort s'impose. Il n'y a pas à chercher une origine divine à cela. Donc il faudra faire en sorte que quand il y a une autorité, elle soit la plus humaine possible : se soucier de ne pas écraser le petit, c'est tout. Le Saint Esprit n'est pas avec l'autorité, c'est la tradition d'autorité qui a inventé le Saint Esprit. Autorité et Saint Esprit, ça va de pair.

2) Les évangiles sont des témoignages

Donc ces textes ne sont pas à recevoir comme des vérités mais comme des témoignages d'hommes et de femmes qui se sont totalement impliqués dedans, après avoir rencontré Jésus. Mais c'est : "Si tu veux être mon disciple", il n'y a aucune obligation à devenir disciple de Jésus. Ce ne sont pas non plus les meilleurs qui deviennent disciples. Il va dire ce qu'il pense des bons et des méchants, des premiers et des derniers. *"Ainsi serez-vous fils de votre père, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons"* (Mt 5,45). Mais il faut être soi : *"Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi"* (Mt 10,37), ça n'ira pas car si on les aime trop, on n'est pas soi-même; alors comment peut-on être son disciple si on ne veut pas d'abord être soi-même ? Comment faire ? On va attendre le christ ? Jésus n'a jamais dit ça.

a) Les tout petits

Il faut découvrir l'enfant qui est là, qui est en attente en chacun car c'est lui qui permet d'accéder au royaume. Du temps de Jésus, on disait : attendez le christ et lui va tout arranger, au nom de Dieu. Or l'accès au royaume selon Jésus, c'est par l'enfant qu'il faut devenir, qu'il faut découvrir : *"Quiconque accueille un petit enfant tel que celui-là, c'est moi qu'il accueille"* (Mt 18,5). Son enseignement est très précis, il l'a répété sur tous les tons. Ce sont des choses évidentes qu'on n'entend pas. Jésus n'attendait pas le christ pour qu'on accède au royaume. Cela a fait une grosse difficulté : au nom de quoi peut-il se dispenser du christ pour adhérer au royaume ? Alors si on n'attend plus le christ, quand peut-on accéder au royaume ? Tout de suite, il n'y a pas de délais, on accède au royaume sans christ. Mais ne faut-il pas être un peu devenu soi ? D'accord ! Il faut prendre conscience de quelque chose qui est en train de naître. C'est comme un petit grain : *"Le royaume est semblable à un grain de sénevé"* (Mt 13,31), ça ne se voit pas, au départ, c'est presque invisible et on pourrait presque dire que ça n'existe pas, gens de peu de foi. Un rien suffit pour commencer. C'est merveilleux. Mais le plus étonnant : les gens qui vivent

simplement et honnêtement, qui n'ont pas de formation, comprennent ça. Et tous ceux qui ont une connaissance de la bible, qui sont par ailleurs très intelligents, là ça devient difficile. Un jour, il a réagi devant tout le monde, il était heureux : *“Je te bénis, père, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits”* (Mt 11,25).

b) bouleversés par la rencontre de Jésus

Pour cela, les gens simples, qui sont souvent plus généreux dans leur vie, avaient le droit de parole aussi bien que les gens intelligents. Cela ne veut pas dire qu'il faut rester ignorant mais les connaissances ne suffisent pas. Tout ce qu'on a écrit sur Jésus depuis 150 ans n'est pas encore passé dans la vie des gens, ça reste dans la tête. On peut être un très bon exégète et que cela ne change rien dans sa vie. Donc ces témoignages nous parlent de ces hommes et de ces femmes et c'est aussi une difficulté pour nous car on ne sait plus si les textes nous rapportent une parole de Jésus ou une parole d'eux, parce qu'ils sont en Jésus et Jésus est en eux. Il n'y a pas moyen de savoir où il est et où ils sont, parce qu'ils sont l'un dans l'autre. Sinon ces textes seraient des textes morts, comme des papillons épinglés, alors ils deviennent des vérités éternelles, absolues, qui s'imposent à tous. Ce n'est pas possible car Jésus est confondu avec les siens et on ne peut pas le trouver sans retrouver les siens.

Lorsqu'il n'y a plus de vérité absolue, on en est réduit à accueillir les gens. Cela va tout à fait dans le sens de Jésus. Il a sûrement observé la loi dans sa vie mais, quand c'était nécessaire, il a su la relativiser pour sauver quelqu'un : *“Moi non plus, je ne te condamne pas”* (Jn 8,11), il s'agit d'une femme, elle est là, il faut qu'elle vive et, selon la loi, elle ne peut plus vivre. Il n'est pas contre la loi mais l'être humain est plus important que la loi. Sur ce point Jean-Baptiste aura des difficultés avec Jésus. On accueille des êtres humains tels qu'ils sont forcément, avec leur foi et, en même temps, avec leurs croyances car ils sont pleins de croyances. On ne peut pas séparer la foi et les croyances. Donc Jésus les accueille avec leur foi et leurs croyances, avec leurs engagements et leurs errances, avec leur générosité et leurs peurs, avec leur amour et leurs limites. Donc le témoignage de ces êtres qui ont été bouleversés ne commence pas parler de lui car ils en parlent en fonction de la relation vivante qu'ils ont avec lui.

- Ces êtres ont rencontré Jésus, il fut pour eux une surprise et vraiment une bonne surprise. Cette rencontre les a éveillés à eux-mêmes. Éveillés à eux-mêmes, ils sont devenus d'autres êtres. C'est une naissance due à cette présence. C'est vraiment leur expérience.

- Pour des raisons politiques et religieuses, cette présence gêne car il n'y a pas moyen de mettre la main sur Jésus, de l'annexer et il est éliminé.

- Ils constatent, troisième phase de cette expérience, qu'en dépit de cette élimination, il leur parvient encore.

Ils essaient de le dire. Alors plus on va leur poser de questions, plus on aura de précisions car ils sont devant quelque chose d'indicible et ils s'en rendent bien compte. Cent ans après sa mort, on a attribué à Jésus des textes bibliques : il est celui qu'on attendait. Ils attendaient le royaume, la fin du monde pour certains, un changement radical dans le monde. Ils attendaient tout sauf le fait que Jésus échappe aux puissances de mort : en dépit de son élimination, malgré leur douleur sous le coup de cette épreuve, il leur parvient et ça les fait vivre. Quarante ans après mais sans doute assez vite, ils constatent que la mort n'a pas de prise sur l'essentiel de ce qu'ils ont vécu avec Jésus. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je n'en sais rien. Je ne peux pas l'expliquer mais je ne peux pas le nier car le texte le dit.

Dans l'histoire des êtres humains, on ne connaît pas d'histoire analogue. Après une vie très heureuse, on peut encore faire l'expérience que des choses ne meurent pas et surmonter à la longue la séparation. Mais là, il y a quelque chose d'absolument imprévisible. C'est après qu'on lui fera prédire sa propre résurrection : *"Le fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, être mis à mort et, après trois jours, ressusciter"* (Mc 8,31), un christ sait d'avance comment on traverse une telle épreuve et, pour finir, on aura toutes les prévisions de Jésus de a à z dans les moindres détails. Pour finir et non pas au départ. Au départ, Jésus était de l'inattendu. C'est très important pour notre histoire.

3) Jésus n'est pas un christ

On ne comprend plus ce que veulent dire ces textes. On fait comme si ces gens racontaient des histoires auxquelles ils ne croyaient pas eux-mêmes. En réalité, les exégètes n'y croient plus et donc sont obligés de dire que les gens qui en parlaient n'y croyaient pas non plus. Les textes sont encore suffisamment présents, en dépit des théories qui vont naître, des constructions que l'on va faire, d'un Jésus qui doit tout prédire.

Par exemple, un christ ne peut pas être baptisé par Jean-Baptiste. *"Celui-ci voulait l'en détourner : "C'est moi, disait-il, qui ai besoin d'être baptisé par toi et toi, tu viens à moi"* (Mt 3,14). Un tel dialogue est une construction théologique, à une époque où on se demande si on peut baptiser un christ. C'est un non-sens à leurs yeux. Après la réponse de Jésus : *"Il nous convient d'accomplir ainsi toute justice"*, il n'y a plus rien à dire. Ce sont des réponses théologiques. Cette façon de parler se trouve uniquement dans Matthieu et vient très tard. Ce sont des réponses aux questions que se posaient les chrétiens : comment se fait-il que Jésus ait reconnu Jean-Baptiste ? Au départ, ces questions ne se posent pas, cela vient après quand Jésus devient un christ.

Jésus pense qu'il va être éliminé mais, pour lui, il s'agit de lapidation, il ne sait pas qu'il va mourir sur une croix. Un homme comme lui, soupçonné pour des affaires de type religieux, doit être lapidé. Il ne pouvait pas prévoir sa mort sur la croix. Or on va finir par lui faire dire : *"Si quelqu'un veut devenir mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive"* (Mt 16,24). Avec le temps, Jésus va même prédire sa mort sur la croix. Il faut essayer de comprendre ces textes et, pour cela, lâcher des tas de théories. Mais il n'est pas étonnant que, pour les petits, Jésus devienne un christ. Pour devenir dieu, il faudra que les juifs ne soient plus là; entre païens, on finira par le dire. Les premières choses qui ont été dites sur Jésus exprimaient leur enthousiasme : ils avaient rencontré Jésus et ils attendaient un christ; le christ ne sera pas mieux que Jésus, Jésus est donc le christ et il n'y a plus à attendre le christ. Donc le christ est Jésus et Jésus est le christ : *"Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié"* (Aa 2,36).

Jésus est indépendant de toute christologie, de tout titre : il n'est ni le christ, ni le fils de l'homme. C'est une chose acquise en exégèse aujourd'hui. Pour ceux qui l'ont suivi et pour lui-même, Jésus ne s'est jamais pris ni pour le christ ni pour le fils de l'homme et il l'a refusé clairement : *"Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi; alors il s'enfuit dans la montagne tout seul"* (Jn 6,15). Même s'ils ont rencontré Jésus en vérité, les Douze croient secrètement qu'il sera quand même le christ. Lorsque Jésus renvoie les foules, Pierre ne sait plus ce qu'il doit faire, c'est véritablement une crise de foi. Jésus avait fait rêver, il allait réaliser maintenant ces attentes messianiques, cinq mille hommes sont prêts à le suivre. Jésus se trouve dans une situation très difficile avec ses disciples, avec Pierre. Sa réaction est vive : "Pour qui me prenez-vous ?". On a écrit car c'est plus noble : *"Pour*

vous, qui suis-je ?” (Mc 8,29), mais c’est la seconde question : “Qui dites-vous que je suis ?”. Au départ, Jésus dit : “Pour qui me prenez-vous ? Est-ce que je dois réaliser vos rêves ?”. Il veut être reconnu pour celui qu’il est. Alors il va le montrer : il renvoie la foule et d’abord les Douze. Il est convaincu de sa mission, il parle par fidélité intérieure, il renvoie toujours à celui qui l’a envoyé.

Jésus ne veut pas céder, c’est net : “*Voulez-vous partir, vous aussi ?*” (Jn 6,67). Vous pouvez partir mais faire de moi un christ, il n’en est pas question, tant que je suis là. Alors Pierre lui répond : “*Seigneur, à qui irions-nous ?*”, où veux-tu que j’aie maintenant que je t’ai rencontré ? Donc il va rester alors qu’il n’attend plus rien de Jésus. Cela veut dire que leur relation est suffisamment dense, vraie, forte, pour demeurer, même si Jésus ne répond plus à ses attentes. Il peut accepter que Jésus ne soit pas ce qu’il voudrait qu’il soit. Il peut le reconnaître tel qu’il est et alors il se voit lui-même car, dans des moments pareils, on devient soi. Devenir soi n’est peut-être pas un moment de gloire mais ça peut venir après : “*Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et les emmène seuls, à l’écart, sur une haute montagne*” (Mc 9,2).

Donc on a raison de mettre la confession de Pierre à cet endroit, au moment où Pierre devait renoncer à toutes ses idées concernant Jésus, où il a pu le faire parce qu’il avait une relation avec Jésus suffisamment forte. A ce moment là il s’est engagé vis à vis de Jésus : “*Nous croyons et nous savons que tu es le saint de Dieu*”, toi et moi, on n’est plus séparable, ma relation avec toi est assez forte pour accepter en partie de devenir moi.

Plus tard, 30 ans ou 50 ans après, de celui qui faisait la même expérience, qui optait pour Jésus, on disait : “C’est quelqu’un qui confesse Jésus comme christ”. De même pour dire : “Jésus est tout pour moi”, on disait “Jésus, c’est mon christ”. Voilà pourquoi ici Pierre dit : “*Tu es le christ, le fils du Dieu vivant*” (Mt 16,16). Littéralement, historiquement, Pierre n’a jamais dit à Jésus : “Tu es le christ”. Pierre a vécu là un moment d’engagement définitif à la suite de Jésus, et cet engagement se disait dans les églises ultérieurement : choisir Jésus comme christ. L’important n’est pas que Jésus soit dit le christ mais qu’on soit entièrement engagé.

Pour enseigner, il faut bien employer des mots, ceux qui sont disponibles. Les évangiles utilisent des mots pour signifier que, à ce moment-là, Pierre a pu devenir lui-même sous l’effet de cette présence bienfaisante, sans tout attendre de Jésus. Chacun doit devenir lui-même et personne ne peut le faire à sa place : “*Si le sel perd sa saveur, avec quoi va-t-on le saler ?*” (Mt 5,13), si quelqu’un n’a plus le goût de lui-même, il faut tout faire pour qu’il retrouve ce goût mais c’est lui qui doit le retrouver et personne ne peut le lui donner. C’est la grandeur de l’être humain. Or il y a mille choses dans notre vie quotidienne qui peut faire que ce goût de soi se perde. Etre disciple de Jésus, c’est prendre conscience de sa grandeur. Jésus est quelqu’un de bienfaisant et il est tout le temps bouleversé car il a l’impression que les gens sont perdus. Jamais il ne reproche à un être d’être perdu : “*Ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé*” (Lc 15,32), c’est propre à Jésus. Il avait son vocabulaire à lui. Ces textes, pour l’essentiel, je le crois, relèvent des petites gens qui, en Galilée, ont vécu avec lui. Ils ont été retransmis et modifiés mais on peut les retrouver.

L’itinéraire à suivre

a) Jésus et les petits

Jésus constate que les gens simples, sans instruction, sont plus proches de ce qu’il essaie de dire que les gens instruits. Ce pourrait être le contraire. Puis il voit que la représentation du Dieu de Jean-Baptiste et selon la loi, peut être très dangereuse car

elle peut empêcher les êtres humains de vivre. C'est difficile et c'est pour cela qu'il dit à propos de son maître Jean-Baptiste : *"Heureux celui pour qui je ne serai pas un sujet de scandale"* (Mt 11,6), heureux Jean si tu n'es pas scandalisé à mon sujet, car la rencontre de Jésus rend caduque presque tout le témoignage de Jean.

b) L'eudokia

Il faut découvrir, du côté de Dieu, une bienveillance inconditionnelle, a priori envers les êtres humains : c'est "l'eudokia", un mot grec. Dieu ne veut qu'une chose, c'est que chacun devienne soi, s'il le veut bien, le reste ne compte pas. Ce n'est pas du tout évident pour nous. Jésus a une certaine conscience de la grandeur de l'être humain. Ce n'est pas évident et il va essayer de le rendre un peu évident. C'est le passage des oiseaux que le père nourrit et la beauté du lis des champs (Mt 6,26).

c) Chercher le royaume

Il y a aussi trois paraboles que Jésus a données pour inciter ses contemporains du bord du lac à accéder au royaume; il suggère comment on y accède (Mt 13,44-50). Ces textes se trouvent tous chez Luc et chez Matthieu mais ne sont pas chez Marc. Ce sont des textes qu'ils ont recueillis de part et d'autre. C'est une tradition probablement de gens plutôt de la région de Galilée ou ailleurs, mais pas de Jérusalem. Notre tradition est celle de Luc : au départ il n'y a qu'une petite communauté qui se forme à Jérusalem car il est impossible d'organiser une église si on a vingt communautés dispersées. Donc tout le monde est à Jérusalem, dans l'attente du St Esprit, et on commence en ordre, sous la direction des apôtres.

I - Jésus et Jean-Baptiste

Nous retrouvons des traces de cette tradition au chapitre 11 de Matthieu : des hommes et des femmes de Palestine, probablement des Galiléens, des gens sans instruction, par opposition aux gens de Jérusalem.

Ces disciples ont connu Jean le Baptiste et Jésus. Ils se sont rendus compte que Jésus et Jean n'étaient pas du tout le même type d'être humain mais ils ont été accueillants à l'égard de l'un comme de l'autre. Ces deux êtres sont très différents mais ce n'est pas la différence qui fait problème. Ils ne s'excluent pas. Ce ne sont pas deux chefs de guerre qui s'opposent. Les petits ont pu suivre l'un et l'autre, même s'ils donnent la préférence à Jésus. Ces textes témoignent que la relation entre Jésus et Jean-Baptiste n'a pas été chose aisée, loin de là.

A) Jésus n'est pas Jean-Baptiste (Mt 11,2-19)

1) Le message de Jésus (Mt 11,2-6)

"Jean, dans sa prison, avait entendu parler des oeuvres du christ. Il envoya ses disciples pour lui dire : "Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?" Jésus leur répondit : "Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : "Des aveugles qui voient, des boiteux qui marchent, des lépreux qui sont guéris, des sourds qui entendent, des morts qui ressuscitent et une bonne nouvelle qui est annoncée aux petits".

a) voir et entendre

C'est typique de Jésus : entendez et voyez, ouvrez les yeux, les oreilles, je n'ai rien d'autre à vous proposer; je n'annonce pas l'avenir. C'est très résumé évidemment. La bonne nouvelle est annoncée aux petits, on dit tantôt les pauvres, tantôt les petits et ce mot reviendra toujours dans cette tradition. Autour de Jésus, on trouve des petites gens, c'est le témoignage des petits, c'est la tradition des nourrissons. On la retrouve dans l'histoire, par exemple avec François d'Assise : ceux qui sont autour de lui sont des petits frères; avec Charles de Foucault, il y a les petits frères et les

petites soeurs. C'est un type d'hommes autour de qui les petites gens sont favorisées par rapport aux autres.

b) redonner la vie

Jean demande : *"Devons-nous en attendre un autre ?"* Jésus ne répond pas à cette question mais il dit de regarder ce qui se passe, là, on a une réponse. L'être humain est souvent perdu, en désarroi et c'est normal. Donc la première chose à faire est de prendre conscience de ce désordre et de se faire proche de lui plutôt que de lui faire des reproches.

Sa vie n'a plus de sens à ses yeux, il est aveugle, il ne voit plus rien; il faut essayer de lui rendre la vue.

Souvent il ne sait pas où il va, sa vie n'a pas de but; littéralement il est paralysé. Il faut donc essayer de le mettre sur ses pieds, de le faire marcher un petit peu. Guéri de sa paralysie, il pourra bouger un peu, se mettre en route et aller là où il veut aller, où ça lui plaît d'aller.

Souvent aussi il n'a même plus le goût de lui-même, il n'a plus de plaisir à lui-même. Il est devenu vide de lui-même comme cette femme *"hémorroïsse depuis douze ans"* (Mt 9,20); sa vie s'est écoulée, jour après jour, à son insu, elle perd son sang. L'être humain se vide comme ça, plus de source de vie. Il faut en prendre conscience. Il faut essayer de se faire suffisamment proche et, grâce à ce contact bienveillant, à cette attention, l'aider à se retrouver, reprendre goût à lui-même. C'est le sel, le goût de soi : *"Si le sel perd sa saveur, avec quoi va-t-on le saler ?"* (Mt 5,13). Lui seul peut reprendre goût à lui-même mais il y a une façon d'être proche de lui qui l'aidera. Parfois l'absence de goût est totale, plus aucun plaisir d'être; c'est comme des morts vivants. Il faut essayer de mettre un terme aux forces de mort car il faut que la vie prenne le dessus. Dieu ne veut rien d'autre. Il faut devenir amis de la vie, serviteurs de la vie, médecins des malades : *"Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin mais les malades"* (Mt 9,12). Il faut ressusciter la vie, sinon la mort aura le dernier mot.

c) ne pas se scandaliser

"Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute !" (ou : objet de scandale).

Jésus sait que Jean-Baptiste fait un pas vers lui et même un fameux pas. En même temps, il ne peut rien faire d'autre que de montrer ce qui se passe et il espère que Jean-Baptiste, en le voyant, ne sera pas trop scandalisé.

Le fait de voir des aveugles voir à nouveau, des boiteux marcher etc..., comment cela peut-il le scandaliser ? On s'en réjouirait plutôt. Le mot "scandale", "occasion de chute" est un mot très fort. C'est le pile ou face d'une pièce : d'un côté, la foi et de l'autre, le scandale. Entre Jésus et Jean, c'est la foi ou le scandale. C'est grave. Les petits de Jésus ont été évidemment scandalisés lorsque Jésus a été éliminé d'au milieu d'eux : c'est un scandale, c'est la fin de l'histoire. L'image "objet de scandale" ou "occasion de chute" est une image typiquement juive : quelqu'un essaie de cheminer, de faire la route qu'il a à faire et, tout à coup, il trouve une pierre qui le fait tomber. Jésus reprend cette image : avec les petits qui commencent à croire en eux-mêmes, il est très facile de mettre une pierre sur leur chemin et de les faire chuter : *"Et qui scandaliserait un de ces petits qui croient, il est meilleur pour lui si une meule d'âne est attachée à son cou et s'il est jeté dans la mer"* (Mc 9,42). Par la suite, on a ajouté : *"un de ces petits qui croient en moi"* (Mt 18,6). Sans l'ajout, on est plus proche de Jésus car ce sont des petits qui, au contact de Jésus, commencent à croire en eux-mêmes. Par la suite, la foi en Jésus est devenue première et on a eu un changement d'interprétation.

D'après ce texte, Jean est en train de vivre une épreuve qui est une épreuve limite. Il est à la limite de ses possibilités. Dans sa conduite, sa manière d'être, sa manière de faire, Jésus peut être une occasion de scandale pour Jean; tel qu'il est, Jean ne le comprend plus et n'en veut plus. Jésus et Jean ne se sont pas revus car Jean est mort de mort violente très rapidement. Depuis nous l'avons rendu conforme à l'ancien testament en faisant de lui un christ, un fils de l'homme; donc Jean ne serait plus du tout scandalisé, il aurait un Jésus conforme à ses attentes.

2) L'admiration de Jésus envers Jean-Baptiste (Mt 11,7-10)

a) un chêne

A peine les disciples de Jean sont-ils partis, que Jésus en profite pour parler de Jean. Or quand il en parle, c'est avec une extrême admiration : *"Qu'êtes-vous allés voir au désert ?"* Lui-même se souvient : il faut sortir de chez soi pour aller voir le Baptiste, il ne va pas voir les gens chez eux comme Jésus, il est au bord du Jourdain et il est très impressionnant avec son manteau de poils de chameau, sa ceinture de cuir... Tout le monde vient, même des Galiléens, Pierre et André (Jn 1,40). On ne vient pas seulement l'entendre mais le voir. D'où la question de Jésus : *"Qu'êtes-vous allés voir ? un roseau agité par le vent ?"* Jésus est très proche des gens et il peut même dire le contraire de ce qu'ils pensent. Quand il parle ainsi, ça veut dire que Jean est exactement l'inverse : c'est un chêne inébranlable. Il est intéressant de savoir que des chênes peuvent être ébranlés puisque Jean semble ébranlé. Or cet être qui est ébranlé n'est pas du tout un roseau.

"Qu'êtes-vous allés voir ? un homme vêtu d'habits délicats ?" Ce n'est pas non plus un homme protégé du réel, en habits délicats. Jean est quelqu'un qui a fait face à la réalité, qui est debout et n'a jamais fermé les yeux, la vie ne l'a pas épargné.

b) un prophète

Alors une troisième fois, il dit : *"Qu'êtes-vous allés faire ? Voir un prophète ?"* Jean était une figure très critiquée, notamment parce que, fils de prêtre, il contestait Jérusalem. Prendre parti pour Jean-Baptiste était extrêmement grave. On le voit quand Jésus va venir à Jérusalem et nettoyer le temple, on lui demande : *"De quelle autorité tu fais ça ? Jésus leur répond : "Je vais vous poser, moi aussi, une simple question. Le baptême de Jean, d'où venait-il, du ciel ou des hommes ?". Mais ils se faisaient en eux-mêmes ce raisonnement : "Si nous répondons : "Du ciel", il nous dira : "Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui ?" Ils ne veulent pas dire qu'ils n'admettent pas Jean-Baptiste car les gens le tiennent pour un prophète. "Ils firent à Jésus cette réponse : "Nous ne savons pas." De son côté il répliqua : "Moi non plus, je ne vous dis par quelle autorité je fais cela" (Mt 21,23-27). Et il les envoie promener. Publiquement Jésus a pris parti pour Jean-Baptiste. Pour lui aussi, c'est un prophète.*

Prendre position pour Jean, c'est choisir l'heure présente et non le passé : *"Ne vous avisez pas de vous dire: "Nous avons pour père Abraham", car, je vous le dis, Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham" (Mt 3,9). Ce n'est pas très agréable pour des responsables d'entendre quelqu'un parler comme ça.*

(Pour comprendre le verset 10 : *"C'est celui dont il est écrit : "Voici que j'envoie mon messenger en avant de toi pour préparer la route devant toi"*, il faut avoir lu la bible et discuté avec des rabbins pour savoir que Jean-Baptiste vient avant Jésus car, dans la bible, il est question de gens qu'on envoie avant d'autres. De tels textes sont d'une autre époque, lorsque les discussions avec les rabbins sont fréquentes. La suite semble plus proche de Jésus.)

3) le plus grand dans le royaume (Mt 11, 11-14)

“Parmi les enfants de la femme, il n’en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste; et cependant le plus petit dans le royaume est plus grand que Jean-Baptiste”

C’est un éloge ! Il a été disciple du Baptiste parce qu’il a bien voulu l’être, il l’a choisi. Il peut donc dire qu’il n’a pas rencontré d’être humain qui soit aussi grand que Jean-Baptiste. Or aussitôt il prend distance par rapport à celui qu’il considère comme le plus grand : le plus petit dans le royaume...

Il suggère nettement deux ordres. Il y a un ordre qui est l’ordre de la grandeur humaine : il y a de fortes personnalités, des grands et des petits. L’histoire des humains est faite ainsi et les petits sont forcément infériorisés. Pour Jésus, il y a un autre ordre qu’il appelle “l’ordre du royaume”. Dans cet ordre, les comparaisons ne valent plus. Dans l’évangile, plusieurs fois, on a : *“Qui est le plus grand dans le royaume ?”* (Mt 18,1). La réponse est claire : *“Celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand”*. Au niveau du royaume, on se trouve chaque fois devant l’unicité, la singularité et l’irréductibilité d’un être; aucune comparaison avec d’autres n’est possible. On ne peut pas partager, comprendre l’esprit de Jésus, si on n’a pas compris ça. Il est nécessaire, dans notre histoire d’êtres humains, d’avoir des Jean-Baptiste, des grands hommes. Mais il ne faut pas confondre pas ça avec l’essentiel.

L’essentiel est de découvrir la grandeur, l’unicité de chaque être humain. A ce moment là, *“même Salomon, dans toute sa gloire, n’a pas été vêtu comme le lis des champs”* (Mt 6,29). Pour Jésus, l’être humain, quand il devient lui-même tout simplement, est un chef-d’oeuvre. Jésus cherchait à faire réfléchir ses auditeurs : en partageant son enthousiasme, son admiration pour Jean-Baptiste, il rappelait l’essentiel. Les petits l’ont entendu et ça les a fait vivre. Quand c’est dit avec conviction, par quelqu’un qui sait ce qu’il dit, alors on n’oublie plus.

4) La préférence des petits (Mt 11,16-19)

“A qui vais-je comparer cette génération ? Elle est semblable à des gamins assis sur la place publique qui, s’interpellant les uns les autres, disent : “Nous avons joué de la flûte et vous n’avez pas dansé”. D’autres : “Nous nous sommes lamentés et vous n’avez pas pleuré”.

Jésus s’interroge sur les gens de sa génération et n’est pas très heureux de leurs réactions : au fond, ils ne s’engagent à rien de sérieux; si on leur propose quelque chose, ils ne sont jamais d’accord; si on leur offre quelque chose de gai, ils préfèrent quelque chose de triste... La phrase montre bien qu’il ne parle pas du tout de Jean-Baptiste, il veut parler de la génération présente, il ne faut surtout pas les déranger, ces prophètes, ce n’est vraiment pas pour eux. Cela rend Jésus un peu triste.

Luc écrit : *“La sagesse a été justifiée par tous ses enfants”* (Lc 7,35) : nous sommes les enfants de la sagesse et nous admettons que Dieu envoie tantôt un Jean-Baptiste, tantôt un Jésus. Parmi les enfants de la sagesse, certains sont contents et de l’un et de l’autre, d’autres préfèrent le sérieux. La sagesse, du haut du ciel, voit tout ça et envoie tantôt un triste, tantôt un gai.

Les petits se souviennent que Jésus et Jean-Baptiste sont très différents. Jouer de la flûte et danser, ils pensent à Jésus. Et entonner des chants de deuil, jouer à l’enterrement, ça leur fait songer à Jean-Baptiste. Au fond avec Jésus, c’est gai; avec Jean-Baptiste, c’est plutôt triste. A partir de cette parole de Jésus sur sa génération, ils vont faire une comparaison entre Jésus et Jean-Baptiste : *“Jean est venu; il ne mange pas, il ne boit pas”, et ils disent : “Il a un démon”*. Jean est un ascète, ce n’est pas un homme très gai mais dire : *“Il est possédé”*, c’est un peu excessif car cela voudrait dire que c’est un fanatique, alors qu’on devrait dire : voilà

un homme sérieux ! voilà un homme de Dieu ! Ce n'est pas du tout Jésus qui se compare à Jean-Baptiste.

"Voilà le glouton et l'ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs !"

Jésus n'est pas sérieux, pas très fiable et il parle avec n'importe qui. Ce qui est intéressant ici, c'est sa gaieté car c'est une note propre à Jésus. Le seul titre que Jésus a eu de son vivant vient de là : le glouton et l'ivrogne. Ce sont les titres de Jésus dont on peut être certain qu'ils sont contemporains. Tous les autres titres posent problème et il les a reçus après son élimination...

Jésus boit, mange : il est l'homme de la table, il n'est pas l'homme de l'autel. C'est une des choses les plus certaines et il faudra une bonne fois l'admettre définitivement. Jésus n'a rien à voir avec les autels. C'est bien cent ans après qu'on va réintroduire l'autel et il ne sera plus question de la table. A ce moment là aussi, les femmes seront écartées. Quand Jésus dira ses dernières paroles sur le pain et sur le vin, ce n'est pas sur le sang, c'est manger et boire. Il est parti en disant une parole sur le pain : *"Prenez, ceci est mon corps"*. Il a lancé un défi en disant: *"Je ne boirai plus jamais du produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau dans le royaume"* (Mc 14,22-25). Après, sa mort tragique a été interprétée sacrificiellement mais ce n'est pas de Jésus.

Donc Jésus à la fois admire Jean-Baptiste et prend ses distances par rapport à lui; il le déclare le plus grand et, dans le royaume, le plus petit est plus grand que lui. Or il a été disciple de Jean-Baptiste, il le connaît bien et il a été baptisé par lui .

B) Le baptême de Jésus (Mt 3,13-17)

1) Le baptême par Jean

Il faut donc reprendre le début de l'histoire car, 20 ou 30 ans après, on a raconté les choses autrement. Le jour où Jésus est baptisé par Jean-Baptiste et donc devient son disciple, ce même jour, au moment où il est baptisé, les cieux s'ouvrent, il fait une expérience tout à fait singulière et cesse d'être disciple de Jean-Baptiste. Deux choses se passent en même temps. Or ce sont deux choses différentes qui ne peuvent pas se passer en même temps.

Jésus accepte de devenir disciple de Jean au moment où il se fait baptiser. Il est venu de Nazareth comme beaucoup d'autres. Il voulait voir qui était ce Jean et a été bouleversé par lui, par sa personnalité. Or Jean demandait qu'on s'engage par un baptême. Ce n'est pas par fantaisie humaine mais par fidélité intérieure. Jésus n'a jamais estimé que ce geste soit nécessaire, il ne l'a pas demandé à ses disciples mais il reconnaît l'action de Dieu en Jean et s'y soumet. Donc il se fait baptiser et le fait de tout son coeur, de tout son être et même, semble-t-il, pendant un certain temps, il a baptisé au nom du Baptiste : *"Quand Jésus apprit que les Phariséens avaient entendu dire qu'il faisait plus de disciples et en baptisait plus que Jean, bien qu'à vrai dire ce ne fût pas Jésus qui baptisait mais ses disciples..."* (Jn 4,1-2).

Malgré son enthousiasme pour le Baptiste, il sent que ça ne va pas et, peu à peu, le Baptiste va l'aider à aller jusqu'au bout de lui-même. Alors il fait sa propre expérience : *"Aussitôt remontant de l'eau, il vit les cieux se déchirant et l'esprit comme une colombe descendre vers lui"* (Mc 1,10). Au moment de son baptême, Jésus a vu les cieux ouverts, il a pris conscience de quelque chose de vraiment unique qui l'a plongé dans le silence pendant quarante jours : *"Aussitôt après, l'esprit le pousse (le chasse) au désert"* (Mc 1,12). (Dans le texte de Matthieu, on ne chasse plus Jésus : *"Il fut conduit au désert"*; c'est mieux !). "Chasser" a un sens très fort : Jésus vit quelque chose qui l'envoie à distance du Baptiste, l'arrache de Jean-Baptiste. Disciple privilégié de Jean, il se découvre autre, il devient lui. Ce moment là va le séparer définitivement du Baptiste car il ne voit plus du tout les choses comme lui : le

Dieu de Jésus n'est plus le Dieu du Baptiste. Il ne s'est pas encore manifesté mais il croit en lui. C'est dur pour un maître spirituel : avoir quelqu'un qui répond à tous ses vœux et accepter qu'il n'est plus comme le maître.

2) Le baptême chrétien

Dans l'évangile de Matthieu, ce baptême pose problème : si Jésus est baptisé par le Baptiste, le Baptiste est plus grand que lui. Il faut donc éliminer ça par un petit dialogue entre Jésus et Jean : *“Alors paraît Jésus; de Galilée, il vient au Jourdain pour être baptisé par lui. Celui-ci voulait l'en détourner : “C'est moi, disait-il, qui ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi” (Mt 3,13-14).*

Les années ont passé, les disciples de Jésus se souviennent de Jésus et de Jean-Baptiste. Jean a institué un baptême afin de prendre position publiquement, de se prononcer, non pas pour lui, mais pour le message qu'il a à donner. Il demande à ses disciples de s'engager pour maintenant sans se reposer sur leur passé. Il veut une démarche devant les autres, peut-être pour galvaniser Israël qui en a besoin. Jésus ne demande pas de baptême et donc il ne l'a pas inventé.

Or les disciples de Jésus, pour manifester en public leur adhésion à Jésus, vont choisir le baptême du Baptiste: le rite du Baptiste sert pour célébrer une communion à l'esprit de Jésus. La vie des chrétiens consistait à s'ouvrir à l'esprit de Jésus mais en utilisant le baptême de Jean. Cela se faisait une fois par an, baptême et engagement se font le même jour. On peut affirmer que le baptême était une chose très importante pour communier à l'esprit de Jésus mais ce n'est pas du tout le baptême de Jean. S'il y a un baptême chrétien, c'est parce que certains ont estimé que l'adhésion à Jésus devait être publique, se célébrer, se fêter. C'est un signe qui engage les gens de a à z, de la racine des cheveux à la plante des pieds, mais selon Jésus et non selon Jean.

Ce qui se passe dans les communautés chrétiennes remonte alors dans l'histoire de Jésus. Le fait de participer à l'aventure de Jésus, qui est le ciel ouvert, cet esprit qui descend : *“Tu es mon fils bien-aimé, en toi je me suis complu” (Mc 3,11)*, c'est participer à l'esprit de Jésus, finalement c'est devenu l'histoire de Jésus.

Jésus finira par dire : *“Allez, de toutes les nations, faites des disciples en les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit” (Mt 28,19)*. Mais Jésus n'a pas la responsabilité de ce que dit le ressuscité. L'indispensable, c'est le rite; l'essentiel, c'est autre chose. Si on ne peut pas dire l'essentiel avec de l'indispensable, l'essentiel se perdra mais il faut toujours distinguer l'essentiel de l'indispensable.

Cette façon de réécrire un fait peut paraître étrange mais leur semblait tout à fait normale. Ils n'avaient pas de livre, pas de quoi écrire, donc ils devaient tout faire entrer dans de petites histoires. Ainsi, lorsqu'ils font l'expérience bouleversante qu'en dépit de son élimination, Jésus leur parvient encore, ils vont essayer de le raconter mais les gens vont leur dire que ce n'est pas vrai car un crucifié peut rester sur sa croix deux, trois, quatre jours; donc il n'a pas pu mourir dans la même journée. Dire que Jésus n'a pas été supprimé, éliminé, c'est tout simplement dire qu'il n'est pas mort. Cela se trouve encore dans le Coran : *“Dieu a mis un sceau sur leurs coeurs pour leur incrédulité... et pour avoir dit : nous avons tué le messie, Jésus, fils de Marie, le prophète, envoyé de Dieu, alors qu'ils ne l'ont ni tué ni crucifié mais ils ont été victimes d'une ressemblance” (Coran 155-157)*. Pour contrer cette objection, les chrétiens vont raconter que cette mort si rapide a effectivement étonné. *“Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort et, ayant appelé le centurion, il lui demanda s'il était déjà mort. Et, informé par le centurion, il octroya le cadavre à Joseph” (Mc 15,44-45)*.

Donc ça vient dans le récit parce que c'est extrêmement important pour pouvoir dire

tout simplement ce qui s'est passé : il est mort, même s'il est mort plus vite que prévu. La question ne se posera plus puisque Pilate lui-même a dit qu'il était mort. Pour nous, c'est de la malhonnêteté; eux en vivaient.

C) Le scandale de Jean-Baptiste (Mt 11,6)

Jean-Baptiste va être extrêmement scandalisé car il ne voit pas pourquoi il lâcherait son Dieu pour le Dieu de Jésus. Jésus ne le lui demande pas mais souhaite simplement qu'il parvienne au moins à ne pas être scandalisé et alors il serait un homme heureux : *"Heureux qui n'est pas scandalisé à mon sujet !"* Il manque un peu de béatitude chez Jean-Baptiste malgré sa grandeur.

1) L'exigence de justice de Jean-Baptiste

Pour comprendre l'ébranlement du Baptiste, il faut voir ce que cela signifie pour une telle personnalité. Personne ne le conteste : Jean-Baptiste est un juste, un des tout grands. Être juste n'est pas tout à fait être soi-même; ce n'est pas encore être tout à fait sur le bon chemin, c'est encore un peu trop tendu. Le juste connaît deux tentations, par rapport à lui-même et par rapport aux autres. Par rapport à lui-même, il est tenté par la perfection. Jean-Baptiste ne semble pas avoir été très tenté ainsi. Paul, oui, et il ne peut pas se voir lui-même s'il n'est pas parfait; sans perfection, il ne peut pas être lui-même. Jean-Baptiste n'est pas ce type, il est plutôt tenté de croire que la vie du monde dépend de la vie des justes. Tout son message le montre : si tout le monde n'est pas juste, le monde va périr. Il est affolé. Il essaie de mettre les gens, ses contemporains, au courant de la gravité de la situation, de leur faire prendre conscience que c'est la fin du monde. Si les gens continuent à vivre comme ils vivent, s'ils ne prennent pas conscience qu'ils sont à cent mille lieues de ce qu'ils devraient être, ce sera la fin du monde.

a) la vie du monde dépend des justes

Pour bien comprendre Jean-Baptiste, il faut essayer de le rejoindre dans l'exigence qu'il ressent plus vivement que n'importe quel humain : il voit comment Israël vit. Il se rend compte de ce que devrait être normalement le roi d'Israël. Ce n'est parce qu'il trouve Hérode intolérable, il y en a eu d'autres dans l'histoire d'Israël. Quelque part Hérodiade l'empêche de dormir. Donc il en mourra parce qu'il ne le supporte pas. Jésus est très différent, il peut être très exigeant et même très dur quand il attaque une caste mais il n'attaque jamais un être humain. On n'a pas une parole de Jésus contre Hérode, par exemple. Jean-Baptiste est comme pris à la gorge. Il pourrait être moins tendu, moins fiévreux. Peut-être cela a fait dire à Jésus : pourquoi cet homme, ce chêne, veut-il que tout le monde soit des chênes, rien que des justes ?

Jean-Baptiste voit comment les gens vivent et est conscient de la façon dont ils devraient vivre. Entre les deux, il y a un abîme. Certains pensent qu'ils vont y échapper : *"Qui vous a suggéré de vous soustraire à la colère prochaine ?"* (Mt 3,7). Il est sans pitié. Il vit une tension de plus en plus grande dont le départ est la perfection d'une exigence. Ce sentiment de justice et de perfection est quelque chose d'extrêmement important dans la vie des religions. On peut comprendre aujourd'hui ce qu'il ressentait. Il y a tant de choses qui ne vont pas, l'environnement, la couche d'ozone... Si on ne change pas, c'est la fin du monde. Et en même temps, on voit qu'il n'y a pas de prise de conscience sérieuse. Des êtres comme Jean-Baptiste sont grands, ils se sentent responsables d'avertir que le danger est très réel.

b) L'attitude de Jésus

Jésus est confronté à cette exigence de justice. Il a reconnu et partagé cette vision, jusqu'à un certain point; il reconnaît le sérieux de la situation. Un jour, Jésus n'était pas en Galilée, *"des gens lui rapportèrent ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs victimes"* (Lc 13,1). Lors d'une émeute

contre les Romains, Pilate avait noyé la révolte dans le sang. L'échec d'une révolte au nom de Dieu, n'est-ce pas le signe que ces gens étaient des pécheurs ? De même, des gens travaillaient à Jérusalem, près du temple; une des tours est tombée et 18 ouvriers sont morts sur le coup. Cela impressionne les gens. On lui demande si ces gens étaient des pécheurs puisque Dieu n'a pas évité leur mort. Jésus dit : "*Croyez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que les autres ?*", c'était tous de bons catholiques et Dieu a autre chose à faire que de punir les mauvais et de protéger les bons, il faut oublier très vite cette mentalité.

Mais cependant on doit prendre conscience qu'il y a une conversion à faire de la part de tous, sinon nous sommes tous perdus : "*Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de même*". Il ne faut pas chercher le coupable mais la situation des êtres humains est telle que, s'ils ne prennent pas ensemble les mesures qu'ils ont à prendre, ils périront tous. Quand Jésus parle ainsi, il est le disciple de Jean-Baptiste à 100 %. Il a donc très bien compris cette responsabilité collective et la gravité de la situation dans laquelle se trouvent les êtres humains. Mais ça ne peut pas être ni le premier mot ni le dernier, même s'il le faut.

2) La béatitude selon la loi

Donc Jean-Baptiste sent ce qu'on devrait être et voit qu'on est peu au niveau de l'exigence, que peu y répondent. Pour lui, ça devient insupportable. C'est le point de départ de la distance que prendra Jésus par rapport au Baptiste : il y a quelque chose qui ne va pas. Le constat, que nécessairement le monde va à sa perte, est vraiment la mentalité de Jean, dans un contexte juif. Le salut serait que les gens deviennent des justes. Il veut secouer Israël : "*Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres*" (Mt 2,9), sois celui que tu dois être, il reste cinq minutes et pas plus. Une telle vision est commandée par une conception morale de la vie. Jean-Baptiste désespère un peu des êtres humains. Il leur demande quelque chose mais c'est comme si, quelque part, il savait que ça ne sert à rien. Il n'ose pas se l'avouer à lui-même car alors il faudrait changer d'optique. Le changement d'optique n'est pas venu chez Jean mais se produira chez son disciple, Jésus.

Une vie morale n'est pas nécessairement pessimiste. Il est intéressant de revenir à certains textes d'Israël car ils montrent les valeurs dont vivaient Jean-Baptiste et Jésus.

a) Le psaume 1 est une béatitude morale car Israël est le peuple de la loi, au sens fort :

"Heureux l'homme, celui qui ne va pas au conseil des impies, qui ne s'égare pas dans la voie des égarés et qui ne s'assied pas au banc des rieurs mais se plaît dans la loi de Yahvé et la murmure jour et nuit.

Il est comme un arbre planté près du cours des eaux; il donne son fruit en la saison et jamais son feuillage ne sèche. Tout ce qu'il fait réussit : rien de tel pour les impies, rien de tel !

Non, ils sont comme la bale emportée par le vent de sur la terre. Non, au jugement les impies ne tiendront pas, les égarés à l'assemblée des justes. Car Yahvé connaît la voie des justes mais la voie des impies va se perdre"

Les images suggérées montrent que ces gens sont heureux de vivre selon la loi (ce n'est pas un homme à la recherche de son humanité). Il ne s'agit pas seulement de ne pas désobéir mais de se plaire dans la loi et de la murmurer jour et nuit; c'est un langage d'amoureux. Ces gens ont une expérience de la loi peu banale pour parler ainsi. Jean-Baptiste ne donne pas tout à fait le même son, il est plus tendu, il semble avoir moins de béatitude. Il est pourtant un grand arbre, un chêne, au bord d'un cours d'eau, une fécondité chaque saison et une éternelle jeunesse, toujours vert.

Le psaume ajoute : rien ne réussit pour les impies. Ce n'est pas vrai, les justes mentent pour s'encourager, ils sont dans la vérité en mentant un petit peu pour s'encourager à rester dans leur vérité.

On y retrouve aussi très bien Jean-Baptiste. Seul est heureux celui qui n'est pas avec les impies qui sont *"comme la bale emportée par le vent"*. C'est une image connue, que Jean adopte : non aux impies ! La façon de vivre du juste et le non aux impies sont deux choses différentes. C'est là toute la différence entre Jésus et Jean. Jean va donc pousser ce psaume jusqu'à ses derniers retranchements : les impies sont comme la bale emportée par le vent. L'arbre qui est au bord du ruisseau, tient bon mais mais, sous le regard de Jean-Baptiste, c'est sous réserve d'examen : *"La cognée se trouve à la racine des arbres"* car ce ne sont peut-être que des apparences.

Jean-Baptiste a une telle conception de l'exigence qui s'impose à l'être humain, que tout passe au second plan. Cette exigence attire les êtres qui la porte en eux, puis elle devient de plus en plus pressante. A ses yeux, les autres doivent passer par cette exigence, personne ne peut y échapper : *"Qui vous a suggéré de vous soustraire à la colère prochaine ?"*, vous vous faites des illusions. Chez lui, c'est très net.

b) Le psaume 73 est beaucoup plus vrai

"Mais enfin, Dieu est bon pour Israël, le Seigneur pour les hommes au coeur pur."

1- le juste peut pécher

Un peu plus et mon pied bronchait, un rien et mes pas glissaient, envieux que j'étais des insensés en voyant le bien-être des impies".

Ce psaume arrive à une conclusion après une longue expérience. C'est exactement le contraire de ce que dit le psaume 1 et c'est beaucoup plus juste. Il dit qu'il ne voit pas pourquoi il mènerait une vie de juste alors que ça ne sert à rien. Des gens se moquent de tout le monde, ne voient que leur profit et ils réussissent. Il vaut mieux vivre comme eux. Le juste n'est pas à l'abri de cette tentation.

Sa méditation montre que, malgré cette situation où il est nettement en désavantage, il est resté sur la voie des ses ancêtres, méditation constante des juifs sur une vie humaine commandée par la loi : *"Si j'avais dit : Je vais parler comme eux", j'aurais trahi la race de tes fils; alors j'ai réfléchi pour comprendre quelle peine c'était à mes yeux"*. C'est un très beau psaume.

2- le jugement des impies

"Jusqu'au jour où j'entraî dans le mystère, où je pénétrai leur destin : mais enfin, tu les mets sur la pente, tu les pousses vers la catastrophe", "au jugement, les impies ne tiendront pas le coup".

Ce psaume se termine sur un image de jugement. Le jugement est entré dans l'histoire d'Israël en fonction d'une vie de la loi et ce jugement leur semble nécessaire pour ceux qui n'observent pas la loi (pour les autres plus que pour eux-mêmes : l'enfer existe pour les méchants, pas pour nous). Le jugement est inhérent à une conception morale de l'existence lorsqu'elle se détourne de l'exigence car elle ne supporte pas celui qui ne suit pas la même exigence : *"Qui s'éloigne de toi périra, tu extirpes tous ceux qui te sont adultères"*. Là, ça ne va plus.

3- l'intolérance des justes

Yahvé connaît la voie des justes, il prend partie, il est du côté des justes : *"Moi qui restais devant toi, tu m'as saisi par la main droite; par ton conseil, tu vas me conduire, puis dans la gloire tu me prendras"*. Jean-Baptiste est tout à fait d'accord avec cela. Selon cette conception de vie, il y a une exigence pour soi mais aussi pour l'autre qui est obligé d'entrer dans cette exigence. La tension vient de là : je fais ce

que j'ai à faire et c'est très bien mais l'autre doit faire ce que je fais. Il importe de choisir et de s'engager dans la bonne voie et, à la fin, tous ceux qui ont fait le bon choix vont se retrouver entre eux. Il n'y a que des justes dans le royaume : *"Jetez-le, pieds et poings liés, dehors, dans les ténèbres : là seront les pleurs et les grincements de dents"* (Mt 22,13). Ce n'est évidemment pas de Jésus : *"Tout scribe devenu disciple du royaume est semblable à un propriétaire qui tire de son trésor du neuf et du vieux"* (Mt 13,52), Matthieu a besoin d'un peu d'ancien pour qu'on comprenne bien ce que Jésus veut dire.

La question va se poser pour certains : *"Seigneur, est-ce le petit nombre qui sera sauvé ?"* (Lc 13,23). A voir l'exigence de Jean-Baptiste, on se dit qu'ils seront un tout petit nombre. Il n'y a pas beaucoup de justes sinon il n'y aurait pas besoin de crier à la catastrophe. Tout mène au paradis mais quand on voit l'histoire du monde, comment les choses se passent, les chances sont très minimes. C'est une très belle voie mais elle semble sans issue.

On peut s'obstiner dans son exigence morale car changer de point de vue serait devenir un autre homme. On ne peut pas l'exiger des autres, on peut le souhaiter : *"Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de scandale"*. Ces gens, très exigeants pour eux, attendent que tout le monde partage leur vision et souvent deviennent très durs devant l'état du monde, l'insouciance des gens. Ce durcissement, pour Jésus, est inacceptable, même s'il l'a partagé au début de sa relation avec Jean-Baptiste. Il était jeune alors et les jeunes sont souvent intolérants car cela les conforte dans leur devenir soi. Mais être intolérant comme adulte, c'est grave.

Maintenant c'est le pas décisif, l'instant de la rupture de Jésus avec Jean-Baptiste : ils n'ont plus le même Dieu. Le Dieu du juste n'est plus un Dieu qui essaie de faire vivre les siens par la loi. Il devient dur comme le juste lui-même. Il n'est plus en mesure de supporter les impies et les égarés. Il trouve intolérable ce monde sans foi ni loi. Il partage désormais l'intolérance du juste durci et brandit son jugement dernier inexorable. Au bout du compte, Dieu ne supporte plus l'humanité. D'où la fin du monde.

Aujourd'hui, on dit : Dieu n'existe pas. C'est la même impuissance à supporter le monde. Mais le point de départ est notre incapacité à supporter le mal et il y a de quoi. Donc Dieu brandit son jugement inexorable : *"De l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas car, le jour où tu en mangeras, tu mourras"* (Gen 2,17).

II- L'expérience de Jésus

Deux êtres se sont rencontrés : un être jeune et un autre un peu plus âgé, un être d'une exigence extraordinaire et un jeune qui a été pris par cette vérité d'être; un homme dans une situation de plus en plus impossible et un autre qui s'est dégagé de cette voie.

Jean-Baptiste vit dans une tension extrême : il annonce l'imminence du jugement, la venue de quelqu'un qui, au nom de Dieu, va *"nettoyer son aire et déjà il tient une pelle à vanner dans la main"*. Celui qui ne fait pas le poids, sera soufflé et on n'en parlera plus : *"Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu"*. Personne n'a la moindre chance d'échapper au moment présent, à l'exigence du jugement qui est imminent. Jean-Baptiste veut placer chaque être devant lui-même, l'obliger à voir la réalité en face, sans échappatoire possible : chacun est

responsable de soi, a sa vie en mains; maintenant, plus d'excuse, de faux fuyants; fini, le temps des louvoiements.

Jésus, dans sa jeunesse, a vu de ses yeux cet homme sans mensonge, sans concession, d'une intégrité absolue, comparé à tous ces tièdes, ces êtres délicats, en beaux costumes, à tous ces gamins capricieux. Il a vu l'exigence faite homme. Il a été ému devant cette vérité. L'exigence de Jean-Baptiste va le pousser au bout de lui-même mais, paradoxalement, en allant au bout de lui-même, il débouche au-delà de Jean-Baptiste, il relativise Jean-Baptiste, comme il relativisera le temple, la loi. C'est très dur pour un être jeune qui a beaucoup aimé son maître de devenir soi-même. Plus tard, il a raconté ce qui lui est arrivé, son étonnement, la vérité de l'exigence de Jean-Baptiste et l'erreur de la dureté, de l'intransigeance car, si l'amour est exigeant, et même d'une exigence extrême, l'exigence n'est pas de l'amour. *"Voici que les cieus se déchirent !"* Le jugement vole en éclat, la colère n'existe plus et l'esprit de Dieu descend, imperceptible, avec la douceur d'un vol de colombes : *"// vit l'esprit descendre comme une colombe et venir sur lui"*. Ce qui est principe, ce n'est pas l'exigence, c'est "l'eudokia", l'incompressible, l'incompréhensible eudokia : *"Celui-ci est mon fils bien-aimé, qui a toute ma faveur"*.

A) L'eudokia

Le mot est là et revient quatre fois dans l'évangile de Matthieu (3,17; 11,26; 12,18; 17,5).

Tout ce que Jésus dira tourne autour de "l'eudokia". Il n'y a pas de mot équivalent au mot grec: "bienveillance inconditionnelle" va dans ce sens mais n'est pas suffisant; il faut quelque chose de très fort. Ce n'est pas le mot qui compte. Parce qu'on n'avait pas les mots, on a dit : Jésus, c'est le christ. On prend le mot qui semble le plus proche possible. Quand Pierre dit : *"Tu es le christ"* (Mt 16,16), Jésus *"recommande aux disciples de ne dire à personne qu'il est le christ"*, d'oublier ce qui s'est dit.

1) La bienveillance

Le mot vient de Luc : *"Sur la terre, paix aux hommes de sa bienveillance"* (Lc 2,14). A Bethléem, quand Jésus est né, les anges chantent : *"Paix aux hommes !"*, c'est l'eudokia ! Paix aux êtres humains qui sont voulus par quelqu'un qui leur est bienveillant inconditionnellement ! (ce n'est pas tout à fait la bonne volonté). Une ère nouvelle commence car un être humain a été suffisamment au bout de lui-même pour nous révéler, en prenant conscience de lui-même, par sa fidélité, un Dieu qui est père: *"Ainsi serez-vous fils de votre père, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes"* (Mt 5,45). Il va nous inviter à être nous-mêmes et la catégorie : bons- méchants, justes-injustes, c'est fini, c'est impossible aux yeux de l'eudokia. Pour Jésus, seuls les petits ont vu l'eudokia car c'est difficile à voir, ce n'est pas évident.

L'eudokia, c'est l'incompréhensible bienveillance de Dieu a priori, de principe, à l'égard des êtres humains. Dieu veut qu'on soit, il ne veut que ça, qu'un petit devienne lui-même. Pour certains, par la voie droite et pour d'autres, par la gauche; avec la loi pour certains et pour d'autres sans la loi. Tout ça n'est pas sans importance mais tout ça est relativisé car, à chaque fois, on est devant un être unique : *"Tu me plais !"*. Jésus en fait l'expérience pour lui-même. Il est bouleversé et il sent bien que c'est destiné à tout le monde. Quand on se saisit dans ce mystère, cela vous envoie quarante jours au désert. Au bout du compte, il n'a plus que cette bonne nouvelle : *"Le royaume est tout proche"* (Mt 4,17).

2) le message de Jésus

Donc il parcourt la Galilée : *"A partir de ce moment, Jésus se mit à prêcher"*. Ce qu'il fait et dit, parvient aux oreilles de Jean-Baptiste qui se demande : qu'est-ce qu'il fait

?, il s'occupe des laissés pour compte. Il ne s'y retrouve plus du tout : *"Il lui envoya de ses disciples pour lui dire : "Es-tu celui qui doit venir ?". Jésus n'est pas celui-là qu'il attend. Jésus ne répond pas à cette question mais il donne une réponse : "Regarde ce qui se passe". En regardant ce qui se passe, on a une réponse. Il abandonne l'exigence selon Jean-Baptiste (le monde va à sa perte parce qu'on est incapable de vivre à ce niveau) pour l'eudokia : l'être humain est souvent perdu, en désarroi mais la bonne nouvelle est annoncée. Pour Jean-Baptiste, c'est insupportable, intolérable, incompréhensible, il ne peut être que scandalisé. "Heureux es-tu si tu n'es pas scandalisé !". Cette béatitude lui est pourtant destinée et se substitue à une autre béatitude : "Heureux l'homme !"*

3) Le témoin de l'eudokia

Toute sa vie, Jésus va essayer d'être le témoin de l'eudokia, de cette bienveillance inconditionnelle. Il n'est plus comme Jean-Baptiste le témoin de l'exigence. Dans la tradition chrétienne, Jean-Baptiste ne sera jamais renié et nous avons deux grandes traditions : une tradition de l'exigence qui est Matthieu; une tradition de l'eudokia qui est Luc.

La plupart des hommes sont coupés de la source. Il ne faut pas leur en vouloir. C'est un malheur plus qu'une faute. Il faut donc essayer de se rapprocher soi-même le plus possible de cette source bienveillante pour pouvoir se faire proche de ceux qui se sentent perdus. Alors on peut entendre : *"Il n'y a pas de vouloir, chez votre père, qu'un seul de ces petits se perde"* (Mt 18,14). La perte d'un seul de ces petits est intolérable pour la source de vie : 99 justes ne parviendront jamais à lui faire oublier celui qui ne s'en sort pas, qui se débat dans son malheur; 99 justes ne détourneront jamais son regard ni son cœur de cet unique, qui peut-être se meurt.

Si nous remontons suffisamment profond en nous-mêmes, comme Jésus, le fils de la source, nous y invite, si nous parvenons à rejoindre en nous ce point d'où nous jaillissons à nous-mêmes, nous ferons l'expérience de cette eudokia qui est au départ de tout : cette bienveillance fondamentale, première, inconditionnelle, jamais lassée, infiniment patiente, espérant contre toute espérance. Jésus en est témoin. Il est le fils, l'image, la manifestation de ça. Il nous invite à l'être, à notre tour. A ce moment, nous connaissons une joie que personne ne pourra nous enlever : *"Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera jamais enlevée"* (Lc 10,42).

B) La joie de Jésus (Mt 11,25-27)

"En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit : Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, tu as caché cela aux sages et aux habiles et tu l'as révélé aux nourrissons. Oui, père, ainsi donc l'eudokia s'est présentée devant toi. Tout m'a été remis par mon père et nul ne reconnaît le fils si ce n'est le père. De même on ne reconnaît pas le père si ce n'est le fils et celui à qui le fils veut bien le révéler" .

Ce n'est pas la traduction de la bible de Jérusalem : "Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir" car une traduction littérale a bien le sens de : *"Oui, père, ainsi donc l'eudokia s'est présentée devant toi"* . C'est bien l'eudokia. Elle est bien le centre de la joie de Jésus. Jésus est surpris à un moment heureux. Il est à la fois content, paisible, heureux de le dire. C'est un moment privilégié comme il en a connu dans sa vie avec les petits. Quand il se sent vraiment bien, il parle tout haut comme s'il était seul. Il se sent bien avec ces petits, il peut parler dans l'intime, il n'est pas dérangé par eux. Cela suppose pas mal d'heures vécues ensemble car ce ne sont pas des choses qui vont de soi. Ils ont vécu ces instants, en ont gardé le souvenir et la mort n'a pas de prise là-dessus. Dans l'évangile de Marc, ceux qui avaient connu Jésus donnaient leur expérience et cela suffisait. Peu à peu, on a voulu en savoir davantage et la question s'est posée : "Où est son corps ?" Marc a jugé nécessaire d'en parler parce

qu'on commençait à accorder plus d'importance au corps physique qu'à ce qui avait été dit au départ. Donc on va au tombeau et on trouve un jeune homme en blanc qui dit : *"Il n'est pas ici. Allez dire à ses disciples qu'il vous précède en Galilée : là vous le verrez comme il vous l'a dit"* (Mc 16,6-7). On ne peut pas faire silence sur le corps physique mais le message renvoie au témoignage de ceux qui ont vécu avec lui.

1) Une révélation pour les petits (Mt 11,25)

a) *"Je te bénis, père, seigneur du ciel et de la terre, tu as caché cela aux sages et aux habiles et tu l'as révélé aux nourrissons"*.

1- *"Je te bénis"*. Ce qui est résumé ici n'est pas seulement l'histoire d'un moment ou d'une soirée, c'est une dimension de la vie des petits avec Jésus. Il est heureux que cela nous soit parvenu car nous pouvons encore nous en réjouir, l'entendre dire : *"Je te bénis, père"*.

2- *"Tu as caché cela aux sages et aux habiles"*. Il ne dit pas sa tristesse de voir que les gens mieux formés, plus intelligents, ne l'ont pas compris et marquent ici un recul. Il dit le contraire, les gens simples ne sont jamais en premier et, pour une fois qu'ils le sont, autant s'en réjouir.

Réjouissons-nous de voir que l'être humain ne doit pas être apprécié uniquement en fonction de l'intelligence. Dans le dialogue avec Nicodème, Jean a compris que l'intelligence ne l'avantage en rien mais même a un très grand inconvénient car il ignore son ignorance : *"Tu es maître en Israël et tu ignores ces choses ?"* (Jn 3,10), tu ne sais pas que tu ne sais pas. C'est la nuit, dit le texte. Il y a deux nuits dans Jean : la nuit de la foi et la nuit de l'amour; celui qui sait ne voit plus : *"Il vint de nuit vers Jésus"* (Jn 3,2) et celui qui ne sait pas rester fidèle à Jésus : *"Aussitôt la bouchée prise, Judas sortit. Il faisait nuit"* (Jn 13,30). Jean a développé ça de façon intellectuelle, compréhensible, théologique, c'est la prière sacerdotale : *"Je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi"* (Jn 17,24). Il développe tout ça longuement, très intelligemment car il faut aussi le dire pour les gens intelligents. C'est venu d'abord chez les petits et Jean a pu reprendre cette expérience de Jésus, après avoir reçu leur témoignage.

3- *"Tu l'as révélé"*. Ici on a deux fois le verbe "révéler" qui signifie : dévoiler; enlever un voile.

a) le contexte

Jésus a vécu quelque chose de très fort au moment de son baptême. Les mots disponibles, surtout en Galilée, sont ceux des petits prophètes visionnaires. Ils regardaient le ciel et annonçaient ce qui allait se passer sur la terre car tout ce qui se passe au ciel se passe après sur la terre. Quand Jésus dit : *"J'ai vu les cieux se déchirer"*, c'est leur vocabulaire. Quand il remercie son père : *"Personne ne connaît le père sinon le fils et celui à qui le fils veut bien le révéler"*, on est dans un contexte de révélation. Les prophètes visionnaires sont des révéléurs. Paul, qui a une formation solide, ne parle pas ainsi, c'est un vocabulaire trop populaire. Quelques années plus tard, Jésus ne va pas seulement être le christ mais le grand révéléur *"Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée afin de montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt"* (Apoc 1,1). Dans l'Apocalypse, Jésus va annoncer (révéler) l'avenir comme personne ne l'a jamais fait. C'est de nouveau une exagération qui vient de ces premiers récits. Jésus a vu le ciel entrouvert et tout ce qu'il a vu, il nous le redit. On a un peu oublié la vie vécue avec Jésus et Jésus devient le Révéléur par excellence comme il devient Jésus-Christ parce que celui qu'il appelle son abba est devenu "Dieu" et les petits s'appellent "les serviteurs de Dieu". On est dans l'ancien : Dieu, son Christ et les serviteurs de Dieu.

b) l'objet de la révélation

Ici il n'annonce pas du tout l'avenir, il permet aux petits de voir des choses que d'autres ne voient pas. Ce n'est pas la même chose. Le point de départ autour de Jésus est toujours simple, fort et ténu. Il faut donc entrevoir. Si on ne participe pas à ce qui a été vécu, on vit autre chose et on va vivre Jésus le christ, fils de l'homme, révélateur. Donc les petits ont utilisé les mots de leur temps. Avec ces mêmes mots, on va construire des théories. Luc a repris ce texte mais il écrit: "*Jésus exulta dans l'Esprit-Saint*" (Lc 10,21), car, pour dire sa communion avec Jésus, il emploie toujours ce mot : le Saint Esprit. Pour dire qu'un événement passé n'est pas simplement un souvenir mais une réalité à laquelle il participe, il appelle ça : l'Esprit Saint.

Jésus dit avec des mots très simples ce qu'il a découvert de la part de son père : "Celui-ci a toute ma faveur". Il ne trouve pas auprès des gens intelligents cette bienveillance réciproque qui permet au père de se "révéler" car ils ne sont pas dans les conditions qui conviennent. Tandis que l'attitude des petits, la façon dont ils réagissent envers Jésus, permet à leur père de se "dévoiler", car c'est aussi leur père. C'est le père qui révèle, ce n'est pas Jésus. En d'autres termes, il y a une source bienveillante qui veut se dévoiler et il y a des êtres qui sont très sensibles à cette source. Jésus est parmi eux, peut en parler et ceux qui y sont sensibles, le comprennent. Il ne dit pas : "Vous êtes dans l'ignorance mais je suis venu du ciel pour vous faire des révélations; si vous ne comprenez rien, au moins écoutez bien et répétez". Ce n'est pas ça. Pour lui, même si l'être humain se sent perdu, il est enté sur une certaine source et, pour que le courant passe, il faut qu'il se retrouve pour devenir soi.

4- "*aux nourrissons*"

Jésus a été sensible à ça, il est le frère aîné au milieu des petits, des nourrissons. C'est l'image qu'il emploie. Il n'a pas voulu prendre le mot "père" parce que ce mot, dans la tradition, c'est la loi. Il a voulu signifier une relation où la loi va s'inscrire en son temps mais est d'abord une relation de père à bébé. C'est plus directe que ça, c'est de vie à vie. Il a cherché un mot qui convienne pour un nourrisson : "Papa". Le mot a un deuxième sens et c'est important car Jésus a choisi le mot disponible pour dire ce qu'il avait à dire. "Abba", dans les villages, désigne des sages et notamment des gens à qui on pouvait tout raconter car ils étaient muets comme une tombe et ne jugeaient pas. C'est une bonne image pour suggérer celui à qui on peut faire confiance et qui ne juge pas.

b) Devenir soi

Ce texte témoigne d'un moment heureux que Jésus a vécu avec les siens, qui n'est probablement pas un moment unique, qui est résumé là, qu'ils portent dans leur cœur et dans leur souvenir, qu'ils se sont communiqués et qui est parvenu jusqu'à nous.

Ce qui est "révélé" grâce à Jésus, c'est une bienveillance originelle qui essaie de nous éveiller à nous-mêmes. Jésus, en raison de sa fidélité propre à cette source que lui appelle son abba, est parvenu à trouver les mots qui permettent à d'autres d'entrevoir cela maintenant. On a peu de mots pour suggérer l'essentiel. Jésus n'annonce pas l'avenir comme on le dira plus tard dans l'apocalypse. Cette "révélation" est accessible à certains dès maintenant et ne l'est pas à d'autres car "cela est caché aux sages et aux habiles".

En présence d'un être vrai, d'un être plein, on est éveillé à soi. Les textes écrits au niveau de cette présence sont aussi un moyen d'être éveillé à soi mais les textes ne sont pas premiers, c'est la présence.

Jésus se sert des mots disponibles. L'essentiel n'est pas le mot mais ce qu'il engendre, la vie, et non d'inventer des théories ou de fonder des institutions. Il y a sans doute plusieurs façons de vivre et la vie peut exister dans ou hors de l'institution. Le danger est de mettre le saint esprit d'un seul côté. Luc ne voit pas comment organiser l'église si le saint esprit est des deux côtés. Dans les Actes, le saint esprit ne peut venir que par les mains des apôtres. *"Paul arriva à Ephèse. Il y trouva quelques disciples et leur dit : "Avez-vous reçu l'esprit saint quand vous avez embrassé la foi ?" Ils lui répondirent : "Mais nous n'avons même pas entendu dire qu'il y avait un saint esprit". Et lui : "Quel baptême avez-vous donc reçu ?" - "Le baptême de Jean" répondirent-ils" (Aa 19,2-6).* On leur imposa les mains et ils reçurent le saint esprit. Le saint esprit vient par l'imposition des mains. Et qui impose les mains ? Les apôtres.

La présence de Jésus permet d'entrevoir ce qui vraiment importe, que les petits seuls entrevoient. C'est une expérience de présence à présence, pas de connaissance à connaissance. Cette éducation à la présence ne dépend pas du savoir. Le texte laisse entendre que, si les sages et les savants sont souvent les premiers quand il s'agit de faire des réunions, de parler de Dieu, ici, il y a quelque chose qu'ils ne voient pas. Donc cela ne s'enseigne pas, il faut y être tout entier et pas seulement avec la tête. Ces textes nous permettent d'entrevoir que Jésus était un être présent à lui-même, qui agit comme une énergie douce et permet à ceux qui le rencontrent de se rejoindre eux-mêmes, de s'éveiller à eux-mêmes, cessant ainsi souvent d'être aliénés. C'est au contact d'une présence qu'on prend conscience qu'on est aliéné : ne pas être soi en croyant l'être.

1- une naissance à soi

Donc ces rencontres sont presque toujours des naissances. Nicodème montre qu'il a compris Jésus quand il lui dit : *"Tu es un maître qui vient de la part de Dieu : personne ne peut accomplir les signes que tu accomplis, si Dieu n'est pas avec lui"* (Jn 3,2). Il parle en fonction d'une tradition d'Israël qui est vraiment très bien mais, pour Jésus, un être n'existe pas en fonction d'une tradition mais de lui-même : *"A moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le royaume"*, il s'agit de toi, Nicodème. Certains Pharisiens étaient très heureux d'être comme ils étaient au point de pouvoir même en rendre grâce à Dieu : *"Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes"* (Lc 18,11). En présence de Jésus, ils se sentent délogés. Matthieu a accepté, comme il le dit au chapitre 23, d'être remis en question par Jésus.

2- une présence aux autres

Cette présence à soi chez Jésus est simultanément présence aux autres : ils sont l'un dans l'autre. La prière sacerdotale de Jean le dit vraiment bien : *"Comme toi, père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous"* (Jn 17,21). Jésus est présent à lui-même et simultanément présent aux autres. Grâce à cette présence bienfaisante, chacun s'éveille à lui-même.

En même temps, celui qui donne reçoit autant que l'autre. Quand on a la chance d'éveiller quelqu'un, cet être nous revient et alors on est tout autre car alors on est plein de quelqu'un d'autre. Jean le dit d'une autre façon : être soi, c'est être demeure : *"Où demeures-tu ?"* (Jn 1,38), quelle est ta demeure ? En Jésus, la présence à soi était arrivée à une telle maturité que les gens en ont été frappés : aucun être, à son contact, ne s'est senti à l'écart. On le voit avec Jean-Baptiste : Jésus lui demande un effort énorme, à vue humaine impossible et son dernier mot est : *"Heureux celui qui n'est pas scandalisé à mon sujet"*, il attend la béatitude de Jean malgré tout et Jean reste à part entière avec lui, même s'il lui demande quelque chose de terriblement

exigeant. *“Pour les hommes, impossible, mais pas pour Dieu car tout est possible pour Dieu”* (Mc 10,27), le royaume est impossible.

Nous sommes des impossibles. Donc jamais en présence de cet être, on n’a pu trouver quelqu’un à l’écart. C’est ce qui frappait le plus Marc et va donner un tel dynamisme missionnaire à son évangile : même un lépreux peut être purifié, il n’y a plus d’intouchable. Un être peut être éventuellement perdu mais, aux yeux de Jésus, il n’est jamais coupable. Le mot “perdu” chez Jésus remplace un mot qui est très habituel dans toutes les traditions religieuses et il faudra redécouvrir le mot que Jésus gomme. En présence de Jésus, celui qui est perdu est rendu à lui-même. Un être rendu à lui-même peut devenir présent et à son Dieu et aux autres. Sinon ce n’est pas possible et il ne suffit pas de le baptiser.

3- une christologie peut naître

Les premiers êtres qui ont suivi Jésus, ont cru en lui sans avoir au préalable construit une doctrine sur lui. C’est la rencontre, l’expérience de la présence qui est déterminante. Après avoir vu Jésus, en prenant le mot “vu” dans le sens d’un regard intérieur, ils l’ont suivi. Dans la présence, il y a d’abord l’expérience d’un gratuit, il y a des efforts qui naissent du gratuit car le gratuit a quelque chose d’exigeant.

Après sa mort, ils se sont efforcés de s’expliquer la place que cet homme Jésus avait dans leur vie. Là est vraiment l’origine de la doctrine concernant Jésus, dans un sens positif. C’est quelque chose qui a été vécu et qui s’est fortifié surtout après son élimination car l’absence permet souvent à autre chose de commencer paradoxalement. Essayer de s’expliquer la place qu’il occupe dans leur vie, c’est vraiment l’origine de la théologie. A ce moment là, une doctrine s’est établie, une christologie s’est petit à petit construite. C’était tout à fait normal. La christologie devient seulement fautive quand la performance de l’intelligence se substitue à l’expérience de la présence qui doit rester première.

Cet effort de s’expliquer comment ça se fait que quelqu’un nous parvient est tout à fait normal. Augustin dit : *Fides quaerens intellectum* : la foi cherche toujours à comprendre. Donc il faut chercher à s’expliquer ce qui arrive. On ne comprendra jamais tout à fait bien mais on est dans d’excellentes dispositions. La christologie est donc une réflexion concernant Jésus, un effort qui naît de l’expérience et que l’expérience demande parce qu’elle est intelligente. Jésus ne propose pas une fusion mais une vie.

2) La bienveillance du père :

“Oui, Abba, ainsi donc l’eudokia s’est présentée devant toi” (Mt 11,26)

Selon Marcel Légaut, l’église est l’ensemble des hommes et des femmes qui sont en voie de découvrir en Jésus ce que précisément les premiers juifs ont découvert en lui, en vivant avec lui. Si on supprime cela, Jésus devient un objet de l’intelligence, une doctrine. Par conséquent, au départ, l’église n’est pas une société idéologique i.e. une société dont les membres adhèrent à une doctrine. Chacun des membres de l’église est en train de devenir disciple comme l’ont été les premiers compagnons de Jésus. Autrement dit : l’église est constituée par ces petites communautés autour de Jésus.

Lorsque Jésus a vu que sa fin était proche, il a fait à ses disciples cette promesse qui, dans une certaine mesure, n’était que la confirmation d’une expérience spirituelle vécue ensemble : *“Que deux ou trois soient réunis en mon nom, je suis au milieu d’eux”* (Mt 18,20). C’était l’explicitation d’une expérience vécue ensemble car, à certaines heures, il y a eu entre eux, semble-t-il, une vision intérieure qui dépassait les possibilités que chacun d’eux aurait eu s’il avait été seul.

C'est ça qui met Jésus tout à coup en joie : il voit quelque chose et il voit les petits voir avec lui. Cette promesse : lorsque deux ou trois..., est la confirmation d'une réalité spirituelle déjà expérimentée avant. C'est la parole fondatrice de l'église. C'est une présence, une expérience déjà accessible avant l'élimination de Jésus qui est demeuré en dépit de son élimination.

“Oui, abba, ainsi donc l'eudokia est advenue en ta présence” : (C'est une conclusion et, en français, “ainsi” seul ne suffit pas. Cela ne nous sera plus jamais enlevé, même si c'est contesté.)

Il fait donc une constatation après une longue et probablement douloureuse expérience car, avec Jean-Baptiste, il ne pouvait pas crier “abba”, il aurait dû dire : “Ainsi l'exigence est advenue en ta présence”, c'est l'exigence qui comptait. Il se demande qui est le Dieu d'Israël. Ce n'est pas évident. Tout à coup il fait sa conversion et les cieux se déchirent. C'est imperceptible : c'est comme un vol de colombes ! La parole est de Jésus. Luc a précisé : *“L'esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, tel une colombe”* (Lc 3,22), depuis lors, nous avons une photo du saint esprit, alors qu'au départ, c'était pour suggérer. Nietzsche, pour dire que les vérités arrivent dans le monde humain sans prévenir, écrit : “Les grandes vérités arrivent sur des pattes de colombes”. C'est une formule très proche : c'est tout à fait insensible, ça ne fait pas de bruit.

Pour Jésus, ce n'est plus l'exigence qu'il faut vivre, c'est l'eudokia, une histoire commune, une communion. Donc on voit sa joie, heureusement on la voit encore et elle est d'autant plus grande que les petits voient. On vit l'eudokia chaque fois d'une manière singulière et, quand on la vit intensément, on ne peut plus exclure quelqu'un car on en serait trop malheureux. Dieu est quelque chose comme ça, on ne sait pas qui il est mais on entrevoit un petit peu.

Dire : *“L'eudokia s'est présentée devant toi”*, est une représentation populaire. Cela ne gêne pas du tout Jésus car il n'est ni philosophe ni théologien, il n'est pas encombré par la pensée, par la réflexion, il parle en images. C'est le livre de Job : *“Un jour, comme les fils de Dieu venaient se présenter devant Yahvé, Satan aussi s'avancit parmi eux”* (Job 2,1). Dieu est avec son conseil. Quand il a envie de dire quelque chose à ceux qu'il a créés, il envoie Gabriel. “El”, c'est toujours lui. Quand il voit quelqu'un de malheureux, pour le guérir, il envoie Raphaël : celui qui guérit. C'est chaque fois lui-même. Quand il commence à être très fier des êtres humains, il y en a un qui vient en sa présence, et c'est toujours lui-même, pour calmer son optimisme : c'est Satan. Quand des gens s'opposent à Dieu, c'est le combat, il s'appelle Michaël. Michaël gagne toujours, c'est l'ange de l'Apocalypse (19,17). Quand Jésus dit : *“Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair”* (Lc 10,18), c'est l'eudokia qui l'a emporté.

Il faut voir l'imaginaire qui sous-tend cette expérience et qu'on ne traduit pas quand on dit : “Oui, père, tel a été ton bon plaisir !”. Il y a “le bon plaisir” mais pas cette bienveillance. On a plutôt l'impression qu'il est content de cacher ça aux uns et de le révéler aux autres. Ce n'est pas ça. Il a vu l'eudokia et il passera sa vie à la dire. Jésus est le témoin de l'eudokia et quelques petits ont vraiment entrevu que l'abba” de Jésus doit être le vrai Dieu. Toutes les représentations de Dieu sont aussi des représentations de l'homme, Dieu est fait à l'image des êtres humains. L'être humain sans cesse se représente son dieu et, à son insu mais souvent aussi parce qu'il s'y met sans le savoir, il se laisse transformer par ce dieu. Il est donc important de voir juste. Jésus est celui qui voit juste. Cela ne veut pas dire que maintenant tout est fini, qu'on n'a plus qu'à répéter ce qu'il a dit. Non ces choses ne se répètent pas mais on

y participe, on communie à ça. On peut communier à Jésus, au Dieu de Jésus et ainsi devenir disciple de Jésus.

Jésus est heureux parce que tout ça est gratuit et les hommes en sont les grands bénéficiaires. Ce qu'il entrevoit dans la foi est encore nié à 99 %; quand on voit l'histoire, c'est tout le temps nié. Pour lui, ça commence un peu, un tout petit peu, dans la foi. Avec un petit rien, on peut faire beaucoup. On le sent tressaillir de joie.

3) L'enseignement du père (Mt 11,27)

Alors on va se poser la question, question posée par ses frères et soeurs à Nazareth : *"Où va-t-il chercher tout ça ?"* (Mc 6,2) En grec : "D'où à lui, cela ?", cela, ce qu'il dit, où va-t-il le chercher ? Ils l'ont bien connu mais il était toujours resté silencieux, il a eu une longue période de silence et de préparation. Ses proches ne le connaissaient pas ainsi . Quand il se met à parler, c'est vraiment étonnant.

a) *"Tout m'a été transmis par mon abba"*.

C'est une réponse aux petits, à ses compagnons qui ont parfois des réticences car il ne cite jamais la bible. Où donc va-t-il chercher tout ce qu'il dit ? d'où est-ce qu'il le tient ? *"Comment connaît-il ses lettres sans avoir étudié ?"* (Jn 7,15). Jésus répond que ce n'est pas une révélation : *"Ma doctrine n'est pas de moi mais de celui qui m'a envoyé"* (Jn 7,16), tout m'a été donné par mon papa. C'est aussi simple que ça. On dit qu'il n'a pas de formation et les savants disent qu'il ne connaît rien car il n'a pas fait d'études. Jésus n'a rien à répondre : "Tout m'a été transmis", il emploie le terme technique de la transmission de maître à disciple. Chez les juifs, depuis des siècles, l'enseignement se fait de maître à disciple.

Jésus avoue ici qu'il n'a pas trouvé dans la bible. Il a tout appris par fidélité intérieure, il n'y a pas d'autre explication. Il a vécu avec Jean-Baptiste qui l'a très impressionné, fut son maître pendant un certain temps et l'a influencé plus que tout autre. Il lui a permis de vivre avec lui une relation critique et de se détacher de lui. Mais on ne peut pas dire qu'il a fait sa théologie avec Jean-Baptiste; ce n'est pas du tout suffisant. Il n'est ni théologien, ni philosophe.

Pour expliquer l'origine de son intelligence et de sa souveraine maîtrise, on a fait de savantes théories : il aurait été formé en Egypte ou en Inde, gnostiquement, comme il faut. L'évangile de Jean a des accents gnostiques manifestement mais Jésus n'a rien à voir avec les gnostiques, il n'en a pas connu.

"Je ne fais rien de moi-même; ce que le père m'a enseigné, je le dis" (Jn 8,28), je ne pourrais rien faire si je ne vois pas d'abord mon père le faire. C'est de nouveau une image. Quand il travaillait avec son père Joseph, celui-ci lui montrait comment on fait une charrue. C'est une parabole: pour apprendre à être vrai, il faut rencontrer des gens qui le sont.

Cette parole : "Tout m'a été transmis par mon abba", est la réponse qu'il donne aux petits qui sont gênés parce qu'il n'a pas fait d'école et qu'on lui en fait le reproche. Ils sont gênés, Jésus ne l'est pas. Ces versets sont très beaux. C'est tout un dialogue.

b) *"Personne ne reconnaît le fils si ce n'est le père"* (On met toujours : "Personne ne connaît le fils...)

Les gens sages et savants, en raison de leur formation, de leurs idées et de leur savoir, ont des idées préconçues. Quand on a des idées préconçues, il est toujours plus difficile de rencontrer quelqu'un car on le voit d'abord selon ses idées. S'il a les mêmes idées, on le rencontre, sinon c'est un peu difficile. Les petits se demandent comment il se fait que les gens intelligents ne le comprennent pas. Cela supposerait qu'en faisant un peu d'étude, on aurait le savoir qui permettrait de reconnaître Jésus. Ce n'est pas possible.

Jésus leur explique : Le seul qui m'ait vraiment reconnu, c'est mon abba; il me l'a dit. Il a fait une expérience bouleversante : "En toi, je me plais !" Son abba l'a "reconnu". Ce mot grec a un premier sens : reconnaître; et un deuxième : reconnaître quelqu'un d'après quelque chose. Son père le "reconnaît", il le voit tel qu'il est, aimer comme il aime, être comme il est. D'après sa façon de vivre, il n'y a vraiment que le père qui peut le reconnaître. Pour les autres, cela supposerait au moins qu'ils vivent de ce qui fait vivre Jésus. On devine ici tout un échange de Jésus avec les petits : il ne faut pas trop vous étonner que je ne sois pas reconnu, c'est tout à fait normal.

c) *"Comme nul ne reconnaît le père si ce n'est le fils et celui à qui le fils veut bien le révéler"*

Jésus serait donc notre maître à tous.

1- *"Pour vous, ne vous faites pas appeler "rabbi" car vous n'avez qu'un maître, et tous, vous êtes des frères"* (Mt 23,8). Jésus voudrait que ceux qui l'écoutent soient tous frères. Ces paroles sont rarement bien comprises car elles le sont en fonction de ce que Jésus est devenu par la suite : un christ. On croit toujours que Jésus est le seul maître. Elles sont donc attribuées à Jésus alors qu'elles nous concernent, nous. Dans ce contexte, l'intelligence n'est pas niée mais manifestement est seconde dans la vie commune, pour comprendre la vie vécue avec Jésus. Il va donc mettre en garde par rapport à la tradition pharisienne dont Matthieu parle dans ce chapitre : eux, ils ont des maîtres; l'enseignement est de maître à disciple.

"Car vous êtes tous frères", sinon celui qui a une certaine formation va se mettre au-dessus des autres. L'autre est toujours un frère, une soeur, un égal. Il n'y a pas des gens qui savent parler de Dieu et d'autres qui ne savent. Donc pas de théologien entre vous, pas de maître entre vous.

2- *"Vous n'appellerez personne abba sur la terre, car vous n'en avez qu'un"* (Mt 23,9).

Si personne n'est appelé maître; personne ne peut s'appeler abba. Le mot convient car c'est, d'une part, le père avant qu'il ne devienne une loi pour son enfant, le père qui n'a pas encore trop de souci avec son enfant. La loi devra s'inscrire plus tard dans cette vie, dans cette gratuité mais elle n'est pas première, elle n'est pas principe. Ce mot désigne également l'homme sage du village auquel on se confie, qui est comme un tombe et qui ne juge pas.

Dans cette tradition des petits, Jésus n'est pas le christ, le fils de l'homme, il est dans une situation de fils par rapport à celui qu'il appelle "abba". Et c'est vrai aussi pour nous : cet abba qui est le sien, est aussi le nôtre. Il parle ainsi parce que son père le veut, il obéit à sa mission.

Paradoxalement quand il avait douze ans, il avait déjà entrevu ça. Il se demandait qui est Dieu. On lui avait répondu mais il n'était pas très satisfait des réponses. A Jérusalem, il pose toujours sa question, il écoute et, au bout de trois jours, il reste sans réponse. Sa mère est déroutée : *"Pourquoi nous as-tu fait cela ?"* (Lc 2,48). Toutes les mamans sont comme ça. Elle avait essayé de persuader Joseph : tu devrais une bonne fois le tancer car vraiment une fugue comme ça : *"Ton père et moi, nous te cherchons angoissés"*. Jésus regarde son père dont le regard veut dire : *"Qu'est-ce que tu veux ? C'est maman. Ne l'affole pas trop ! Reviens !"* Il avait déjà entrevu, à douze ans : *"Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon père ?"* C'est intraduisible, alors on dit : *"dans les demeures de mon père, dans les affaires de mon père"*. Ce témoignage nous vient de Luc, disciple de Paul : il faut s'enraciner dans cette réalité, ce qui fait que Dieu est Dieu, ce qui fait que l'homme

est homme. Il l'a fait heureusement et, vingt ans plus tard, enfin on l'entend. Mais où va-t-il chercher tout ça ?

3- *"Ne vous faites pas non plus appeler "docteur" car vous n'avez qu'un docteur, le christ".* (Mt 23,10)

Matthieu va ajouter cette phrase pour Jésus parce qu'il occupe, à ses yeux, une place un peu à part. En grec, le mot peut se traduire : le guide, le conducteur, le précepteur, ou le maître, le professeur : Vous n'avez qu'un professeur, c'est le christ. Le mot choisi ici est technique : le professeur est celui qui a des connaissances, qui sait écrire, qui a un savoir. Matthieu, parce qu'il écrit son évangile, serait tenté de dire qu'il est un docteur; il ne le veut pas et voilà la raison de son ajout : parce que la communauté a besoin de lui et donc qu'il est indispensable, il risque de se prendre "pour le Bon Dieu".

On est déjà dans une toute autre optique : pour Jésus (et pour Matthieu), tout le monde est sur le même pied, il ne faut pas commencer à faire des distinctions. Mais Jésus est quand même le christ, on ne peut pas tout à fait le mettre sur le même pied que tout le monde, il faut donc qu'il soit au-dessus, il est le seul docteur. On peut le comprendre dans une tradition de disciples de Jésus mais trois siècles après...

Ces termes sont des paraboles pour les petits avec Jésus. Jésus est en train de donner droit de parole à tout le monde. Il ne faut pas empêcher l'autre de parler sous prétexte qu'il n'a pas de formation. Jésus serait le premier obligé de se taire car il n'a pas de référence valable. Or nous avons tellement l'habitude de faire de Jésus un être d'exception qui sait tout : *"Vous n'avez qu'un seul maître", " je suis doux et humble de coeur"*. Chez Jean, Jésus est sur les marches du temple : *"Je suis la lumière du monde !"* (Jn 8,12). C'est plein de sens, évidemment. Mais si ça s'est passé ainsi historiquement, c'est incompréhensible. Prendre l'évangile de Jean à la lettre est très mal le comprendre. Jean donne son témoignage : Jésus, tel qu'il est, tel qu'il a vécu, tel que Jean l'a compris, est la lumière du monde.

Chez Luc, il n'y a plus le mot "reconnaître". *"Personne ne sait qui est le fils si ce n'est le père et qui est le père si ce n'est le fils"* (Lc 10,22). (Savoir, c'est la gnose).

Il reprend la tradition puisqu'il la reproduit, mais ces questions concernant le père et le fils ne vont plus renvoyer à la situation historique que Jésus a vécue avec les petits, à ce dialogue incessant entre Jésus et les petits ou avec ceux qui étaient plutôt réticents et s'interrogeaient sur l'autorité de Jésus; ce n'est plus une situation de dialogue, de mission, d'accueil et de non accueil. C'est une question plus théologique : qui est-ce qui connaît le fils ? Personne, sinon le père. Luc a le droit de le faire mais on est à un tout autre niveau, on est dans une situation de disciples qui s'interrogent sur Jésus et sur le père de Jésus et qui disent : on ne sait pas. C'est une bonne chose, alors qu'ils témoignent constamment de Jésus et de son père, d'avouer en même temps, que celui dont on parle, on ne sait finalement pas qui il est. Cette réflexion de Luc n'est pas initiale mais elle est intéressante.

La difficulté, pour l'exégète, est de retrouver où se vivent ces phrases. Pour Matthieu, elles se vivaient dans la rue, avec l'embarras des petits, les questions qu'ils avaient; il s'agit d'une non reconnaissance dont il ne faut pas trop s'étonner car on ne peut pas la reconnaître d'emblée, il faut peu à peu se défaire des idées préconçues qui empêchent une rencontre.

Pour Luc, ce sont des communautés chrétiennes qui commencent à s'interroger sur leur propre tradition et sur Jésus, sur son père et c'est à cause de leur ignorance qu'ils s'interrogent, ils se sentent dépassés ! Ce n'est pas la même situation.

C) "Venez à moi" (Mt 11,28-30)

“Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau et moi, je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger”.

Ces versets sont absents chez Luc. Ce sont pourtant des versets qui encouragent, des versets de douceur, de soulagement. Or Luc et sa communauté, des païens, sont des gens sensibles à la présence de l'autre qui leur est bienfaisante, contrairement à la tradition de Matthieu qui est beaucoup plus sensible à la nécessité de devenir soi-même. Les deux éléments sont aussi importants l'un que l'autre et ont donné deux traditions : la tradition qu'on appelle en termes classiques, la tradition de la miséricorde, dans laquelle on est pardonné d'avance; de l'autre côté, rien que des justes dans le royaume.

Luc n'a pas repris ces versets de Matthieu pour deux raisons : d'abord c'est trop juif pour être bien compris par des païens et il estime qu'une explication serait trop difficile. Ensuite cet aspect d'encouragement, de soulagement, de présence bienveillante est tellement présent dans tout son évangile qu'il ne se sent pas obligé de le redire encore une fois.

Dans ce passage, il y a un ajout de la part de Matthieu : *“Mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de coeur”*. Il faut commencer par lire en supprimant l'ajout. C'est un complément ajouté à la suite de bien des méditations sur ces versets. Tous les évangiles, si on les comprend bien, ont été écrits comme ça. Le point de départ est une vie avec Jésus; puis, à force de le fréquenter, on comprend mieux et on peut ajouter des choses.

Lorsqu'on cesse de vivre avec Jésus, on ne peut plus être un bon exégète, on peut encore dire des choses très intelligentes mais ce ne sera plus ça. C'est très important pour aujourd'hui car une interprétation devenue de plus en plus explicative et dogmatique ne fait plus vivre les gens. Nous devons reprendre notre tradition, entrer une nouvelle fois dans l'intelligence de l'évangile pour en vivre aujourd'hui. C'est la grande question qui se pose à notre génération.

1) La peine et le fardeau

a) *“Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau”*

“Peinez” : le mot est très fort, quelque chose qui fait mal. On se retrouve avec Jésus, dans les rues, parcourant les collines de Palestine. Il voit les êtres avec qui il vit. Il porte sur eux le regard de l'eudokia et ce regard sur les êtres humains lui dit que la vie, ça fait quand même mal !

Deuxième chose, c'est le poids. Ce sont des images : ça fait trop mal, ça pèse trop lourd et les gens en crèvent. Jésus, sans doute depuis qu'il est enfant, est sensible à toute cette souffrance. C'est le regard de l'eudokia. Ce n'est pas le regard d'un Jean-Baptiste: les gens ne vivent pas comme ils devraient vivre. On est passé d'un regard à l'autre. L'eudokia est devenue, pour Jésus, le principe.

On peut essayer d'échapper le plus possible à la peine et au poids par des divertissements ou par l'oubli. Jésus voudrait aider à découvrir une présence qui fait cette peine moins douloureuse, ce poids moins lourd. Jésus, dans sa vie, est devenu peu à peu cet être qui, par sa présence, fait que la vie fait moins mal et pèse moins lourd.

b) *“Je vous soulagerai”*

Il ne dit pas : venez à moi et je vous débarrasserai de votre fardeau, plus de joug. Il ne peut ni supprimer ni enlever mais il dit qu'il n'y a pas que cette peine, ce poids. C'est pour ça qu'il invite d'abord à venir à lui et, dans un deuxième temps, il dit :

chargez-vous de mon joug. L'invitation est donc double : venez à moi et chargez-vous de mon joug. Il ne propose pas de commencer par porter le joug.

Jean va l'exprimer en termes théologiques : *"La grâce et la vérité par Jésus-Christ sont devenues"* (Jn 1,17). C'est plus sérieux : la grâce de l'autre est première et, par elle, on parvient à devenir soi; c'est la vérité. Jean s'est converti parce que les gnostiques pensent que la vérité est première. Ici c'est la grâce puis la vérité.

L'expérience de la présence permettra à chacun de prendre sa vie en charge ou de porter le joug : c'est la manière juive de parler. Pour les juifs, la vie est un joug, i.e. quelque chose qui pèse. Pour ne pas en être écrasé, il faut prendre sur soi le joug de la loi. Pour les juifs, le seul maître en Israël qui permet de porter le poids de la vie est la loi. Alors la vie ne pèse plus de la même façon. Prendre sur soi le joug de la loi, vivre selon la loi tout simplement, permet de vivre. Évidemment il y aura de multiples interprétations de la loi et donc on aura le joug selon Gamaliel qui n'est pas le joug selon Hillel. C'est pour ça que Jésus a aussi son joug à lui. Pour Jésus, ce n'est pas qu'avec la loi, c'est aussi sans la loi et c'est plus léger, ça fait moins mal quand on n'absolutise pas la loi. Alors les tenants absolus de la loi vont dire : il est venu pour tout démolir ! Matthieu est amené à répondre : *"Je ne suis pas venu abolir mais accomplir"* (Mt 5,17), je suis venu pour achever. Souvent les textes disent : pour achever la loi, c'est un non sens car on peut seulement achever l'être humain. L'être humain est supérieur à la loi, aux yeux de Jésus.

Vivre selon un maître permet aussi de supporter ou de porter sa vie d'une certaine façon. Jésus en est conscient et proposait de venir à lui, alors qu'il n'a aucun titre, il n'est ni rabbi, ni maître. Il usurpe une place et on va lui demander : *"Au nom de quelle autorité tu fais cela ?"* (Mt 21,23).

Il le fait pour obéir à celui à qui il a toujours été fidèle, son père, celui qui l'a initié à l'eudokia. Il a fait une expérience qu'il doit partager. C'est aussi simple que ça mais aussi profond que ça. Sa mission, il la tient comme le fruit de sa vie. C'est pour ça qu'il invite. On comprend alors que si les sages et les habiles ne sont guère touchés, les petits vont en rêver. Jésus a aussi rencontré des gens plus riches; il n'exclue personne. Mais ce n'est pas étonnant que les gens qui ont déjà trouvé la façon d'alléger le poids de la vie, le comprennent moins bien. Jésus disait : *"Il y avait un homme riche dont les terres avaient beaucoup rapporté. Il se demandait : "Que vais-je faire ? Car je n'ai pas où loger ma récolte"* (Lc 12,16). Quand un riche a trop, il est rarement content, il en veut plus. Jésus ne croit pas que c'est la bonne solution et il disait aux petits : *"De même, celui qui thésaurise pour lui et ne s'enrichit pas en vue de Dieu"*. Jésus n'est pas contre la richesse mais il ne propose pas la richesse comme solution, il propose d'abord de passer un quart d'heure ensemble et on verra si, à cause de la rencontre d'un être comme Jésus, par l'expérience de sa bonté, on ne devient pas déjà un peu autre, capable de certaines choses.

c) *"Chargez-vous de mon joug et vous trouverez le soulagement"*

1- le soulagement

C'est un mot difficile à traduire : "repos", "soulagement". Il faudrait trouver un mot qui ait les deux sens .

C'est d'abord quelque chose qui cesse : il y a une dureté de la vie, un poids de la vie qui, au contact de Jésus, cesse. C'est un soulagement mais ça ne suffit car il y a justement quelque chose de plus qui est en Jésus et pas encore en nous.

Ce plus, c'est trouver le repos parce qu'on devient soi. Devenir soi est le seul repos, vrai, véritable, non mensonger. Jésus a une très grande confiance dans ces petits car il ne désespère pas de leur apprendre un mode de vie qui fasse moins mal, qui pèse moins lourd. C'est exactement ça. Il les aide à mieux vivre. C'est aussi la raison

pour laquelle il se déplace de village en village, parce que les gens n'ont pas toujours le temps de se déplacer pour venir chez lui. C'est une attitude de l'eudokia : faire le premier pas, aller au-devant. *“Jésus, fatigué par la route, s'était donc assis près du puits”* (Jn 4,6), il a fait des kilomètres pour elle, pour venir chez elle et ils sont très heureux de se rencontrer, ce fut réciproque.

2- le joug de Jésus

La façon de vivre et d'être de Jésus est dictée par l'eudokia : une bienveillance inconditionnelle envers tous les êtres humains. C'est son principe premier et fondamental. Il en est lui-même le bénéficiaire car il a une expérience unique de celui qu'il appelle son abba qui est pour lui une source de paix et de soulagement. Depuis, il y a chez lui une “restauration”, le repos dans le sens de la “récréation”. La vie avec Jésus, c'est plutôt la flûte, la danse, les chants, disaient ceux qui l'avaient connu, quelle que soit la dureté de la vie.

3- Prendre sa croix

Dans la suite, on va nous demander de porter notre croix à la suite de Jésus : *“Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive”* (Mt 16,24). C'est compréhensible quand on voit comment l'histoire s'est passée, sa mort violente en portant le joug de sa croix. Vivre selon Jésus, vivre à la suite de Jésus, ça peut être très dur. Mais Jésus n'a jamais prononcé ces mots ni proposer aux gens de porter la croix car ici il dit l'inverse.

Il sait bien que la vie est dure et il ne propose pas de supprimer la dureté, le poids de la vie. Il sait aussi que sa présence peut rendre la vie moins pesante et moins lourde. Ce sont deux langages différents. Jésus a connu des moments très durs, il a dû porter sa croix. A ceux qui souffrent, il ne propose sûrement pas de porter la croix mais, devant cet intolérable, il apporte un peu de soulagement et la vie semble déjà un peu moins lourde. Il propose de vivre comme lui, selon son expérience, selon l'eudokia. Mais il ne demande pas aux autres de vivre la même vie que lui, ce serait les empêcher de vivre leur propre vie. Il commence par proposer de venir avec lui et ensuite de prendre sa vie en mains. Ce ne sera pas le même joug pour chacun mais il faut se charger de son joug. Il ne va pas le placer sur nos épaules, comme il ne peut pas nous dispenser de vivre notre vie, du mal qu'est notre vie, du poids qu'elle représente. Mais il peut aider à ce que ça fasse moins mal, que ça pèse moins. C'est ce qu'il fait : il y a plusieurs jougs, aucun n'est un bon joug, alors prenez le mien ! C'est devenu : prenez ma croix ! On peut comprendre ce mot mais, s'il devient premier, on ne sait plus rejoindre l'esprit de Jésus.

d) *Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger*

Fardeau léger, ça va, on peut comprendre. “Mon joug est aisé”, suave; c'est presque intraduisible, quand on peine, devant le dur labeur, cette dureté de la vie. Porter un joug, ça fait mal, ça vous coince. Jésus apprend à ce que ça fasse moins mal, il arrondit un peu les angles, alors c'est plus doux. Cela pèse toujours mais c'est plus doux et on peut encaisser des choses parce qu'on les encaisse autrement. Même si on reçoit des coups, ça fait autrement mal.

2) L'école de Jésus

“Mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de coeur”

Matthieu qui était le grand observant du joug de la loi, a fini par accepter le joug de Jésus. C'est une longue histoire. C'est un grand moment de conversion pour lui. Donc il est devenu disciple de Jésus quand il dit : mettez-vous à mon école ! Le mot est technique : c'est Matthieu qui s'est mis à l'école de Jésus. C'est aussi chez Matthieu que le ressuscité dit : mettez tout le monde à mon école, dans le monde entier. Prendre le joug de quelqu'un, c'est se mettre à son école. Jésus a une école

de vie et on va se mettre à son école. Il prend le mot qui était probablement le plus familier.

Aujourd'hui on dira : celui qui veut être mon disciple. Jésus a peut-être utilisé les deux expressions mais surtout le joug qui nous est moins facile à comprendre. Malheureusement "devenir disciple" est proche du savoir : le disciple attend de son maître un enseignement. Jésus est plutôt un maître spirituel. Ainsi Marcel Légaut est un enseignant qui, pendant 50 ans, a enseigné à des enseignants que l'essentiel ne s'enseigne pas. Dans disciple, le savoir a plus d'importance que l'expérience de porter ensemble le poids de la vie, c'est lourd mais, à deux, ce sera peut-être moins lourd. Ce n'est pas la même chose.

Matthieu a bien compris : je suis à son école et, au fond, il m'a appris deux choses surtout, deux mots : douceur et humilité. Il glisse son propre témoignage dans le témoignage de ceux qui l'ont précédé. Jésus est différent de tous les autres maîtres en Israël : Jésus est un doux et Jésus est un humble. C'est un renseignement sur Jésus qui est très précieux. Ces mots sont de la tradition juive, Matthieu parle d'une façon tout à fait juive. La douceur signifie toujours un rapport à l'autre : "Heureux les doux", "Heureux les pauvres" (Mt 5,4). L'humilité est le rapport à soi, car se faire humble devant un autre n'est pas du tout dans la tradition juive.

a) La douceur

Matthieu a vu que Jésus était un être extrêmement combatif : il savait ce qu'il pensait, il a dit ce qu'il pensait, il a eu des discussions tout au long de sa vie et finalement il a été éliminé à cause de ça. Or, pour lui, Jésus est un doux, il n'a jamais dit une parole par agressivité dans ce combat pour changer la vie. Des gens ont la responsabilité, au sein de notre histoire humaine, d'attaquer la société dans l'espoir que la société, une fois changée, sera meilleure. Jésus n'a jamais considéré qu'il devait travailler sur ce plan. Certains estiment que ça lui manque. Jésus s'est abstenu de la violence : c'est un doux. Aujourd'hui, on dirait que c'est un non violent. Il ne faut pas confondre doux et mou. C'est un non violent et c'est important car Jésus veut vraiment que tout change, il veut qu'advienne le royaume. Il n'est pas satisfait de la situation mais il a choisi la non violence pour faire évoluer l'autre, la société, tout ce qui écrase l'être humain et lui fait mal. Matthieu se glisse très bien dans ce qui lui est parvenu de Jésus et il complète.

b) L'humilité

Il a appris une deuxième chose à l'école de Jésus : "humble de coeur". Ce mot est absolument intraduisible et suggère la petitesse dans la malice sans aucune prétention. Etre humble, dans l'enseignement de Jésus, c'est, avant tout, ne pas se prendre pour le "Bon Dieu". Jésus ne s'est pas pris pour le bon Dieu. Voilà au moins une chose qui est certaine. Savoir que l'on n'est que ce que l'on est, qu'un être humain est une petite chose, un presque rien.

Jésus était très sensible à l'être humain, il était bouleversé par le presque rien. Cela a été à l'origine de sa foi car il a été confirmé dans sa foi dans le presque rien par celui qui est le tout. La perfection, la divinité, l'éternité, le marbre etc... ce n'est pas Jésus. Donc l'être humain n'est rien, gens de peu de foi ? non presque rien. C'est ça, le mystère de l'être humain, c'est l'impossible, on est devant l'impossible. Matthieu avait des rêves de grandeur, est tenté par la perfection etc... et il entend : "*Celui qui s'élèvera sera abaissé !*" (Mt 23,12). C'est l'origine de la foi selon Jésus.

Nous n'avons pas pu nous mettre à son école, nous en avons fait "un dieu" et cela nous a bien arrangés. Il ne s'agit pas de nier naïvement la transcendance de Jésus mais il faut bien la comprendre et peut-être dire qu'il est "autrement dieu". C'est ce qui nous est proposé aujourd'hui incontestablement : retrouver toute la grandeur et le

mystérieux de Jésus en renonçant à des concepts qui sont dépassés parce qu'ils ne conviennent plus. Jésus lui-même a refusé tous les titres ambigus. Si on entre un peu dans l'intelligence de celui qu'il a été, on ne sera pas étonné que Jésus n'a jamais dit : "mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de coeur", c'est contradictoire avec sa façon d'être.

c) La signification de cet ajout

Par ces mots, Matthieu nous apprend beaucoup de choses sur Jésus.

La première bonne nouvelle, c'est que Jésus n'est bien connu que par les siens. Le seul lieu qui lui convient, dans la mesure où il devient lui-même, c'est la table, être au milieu des siens.

Deuxième élément : Jésus est un non violent, une énergie douce. Il faut rester dans l'eudokia. Il ne faut pas devenir violent et ce n'est pas facile de renoncer à tout casser quand on a une conscience très vive qu'il faut changer la société (la religion). C'est son école. Toutes les religions sont violentes car elles se sentent obligées de prendre parti pour dieu contre l'homme. C'est aussi simple que ça. Paul l'a appris sur le chemin de Damas : "*Ne respirant que menace et carnage à l'égard des disciples du Seigneur...*" (Aa 9,1). On peut être tenté : "*L'heure vient où qui vous tuera estimera rendre un culte à Dieu*" (Jn 16,2); pour Jésus, il n'y a pas plus grands, plus beaux que les tout petits : "*Or je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux, gens de peu de foi !*" (Mt 6,29).

C'est l'enseignement du maître Jésus de Nazareth, un maître sans diplôme. D'où tient-il ça ? D'où lui vient cela ? C'est leur étonnement. Matthieu le dit à sa façon : "Mettez-vous à mon école, je suis doux et humble de coeur". C'est de Matthieu, ce n'est pas de Jésus, mais c'est vraiment très proche de Jésus. Jean n'hésite pas à dire : "*Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les oeuvres que je fais. Il en fera même de plus grandes*" (Jn 14,12). Les ajouts ne sont pas toujours à voir en négatif.

III - L'Inquiétude de l'être humain (Mt 6,25-34)

"Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps, plus que le vêtement ?"

Jésus est avec les petits, ça n'a pas changé. Ces textes nous sont très familiers car ils sont restés dans les lectures liturgiques. " Ne vous inquiétez pas !". Il sait bien que la vie est dure, qu'elle pèse, que nous sommes des êtres d'inquiétude. On a dit parfois : Ne soyez pas inquiets parce que Jésus n'aime pas les inquiets, il veut des gens de foi. Pour Jésus, l'être humain est un être d'inquiétude tout simplement, mais il ne croit pas qu'il est un être d'inquiétude à 100 %, peut-être à 99 %; l'inquiétude ne peut pas avoir ni le premier ni le dernier mot : elle est là, elle est bien là mais pas au principe. Il va montrer que la foi et l'inquiétude sont comme pile ou face et il n'y a pas de face sans pile. La foi toute seule, ça n'existe pas, pas de foi sans le doute. L'être humain est comme ça. En entendant Jésus parler ainsi, les gens sont soulagés car ils s'y retrouvent, ils sont encouragés et donc ils viennent à lui, ils vont l'écouter et quelque chose devient possible.

1) Ne pas s'inquiéter pour sa vie (Mt 6,25)

"Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez"

On peut dire que l'être humain, c'est manger, (boire) et s'habiller. Le 20 ème siècle le montre très bien. Cela cache une angoisse profonde. Quand l'être humain ne sait

plus le sens de sa vie, pour compenser, il devrait manger tout le temps, s'habiller sans cesse.

a) *“Pour votre vie, de ce que vous mangerez”*

Les mots employés sont juifs et non grecs; c'est pour ça qu'on ne sait jamais comment traduire. Il y a 20 ans, on disait : “pour votre âme”. Les grecs ont distingué le corps et l'âme. C'est pratique et on peut dire que l'âme est éternelle. Les juifs ont un seul mot et ce mot est très dense. Pour les juifs, une âme peut manger; jamais chez les grecs. Le mot “psychè” peut se traduire normalement par vie, âme (mais ce n'est plus un mot juif) ou par unique i.e. mon âme ou mon unique, mon moi en tant qu'unique. Quelque soit le mot choisi dans la traduction, il s'agit de l'être humain tout entier.

Ici l'inquiétude va porter sur le fait que l'être humain est obligé de manger. Cela veut dire qu'il n'a pas de consistance ni de subsistance par lui-même. La nourriture doit nécessairement lui venir du dehors. On ne peut pas trouver tout seul sa consistance et donc on est toujours ouvert sur une réalité sur laquelle on n'a aucun contrôle.

C'est la situation de l'être humain et c'est très angoissant. Les psychologues connaissent bien l'importance du manger ou de l'anorexie. L'être humain sait qu'il est mais il sait aussi qu'il est mortel et il est angoissé par son inconsistance. Il est là et il est menacé dans son existence car il n'a aucune subsistance par lui-même. S'il n'a pas de quoi manger, il meurt. D'où la source de son inquiétude.

b) *“pour votre corps, de quoi vous le vêtirez”*

Le deuxième élément est le vêtement. Dans la tradition juive, le corps et le vêtement désignent l'être humain qui vit exposé s'il n'est pas protégé, couvert, entouré par un vêtement, par une maison. Mais ce n'est pas cet aspect que Jésus vise ici, c'est l'aspect plus féminin. Le vêtement montre la personne, la met en valeur, c'est l'être humain dans sa beauté.

La deuxième source d'angoisse, c'est d'être une nullité parfaite : l'être humain ne vaut pas la peine d'être regardé, les hommes sont comme des miettes. Jésus a osé dire un jour : *“Ramassez-moi ces miettes afin que rien ne soit perdu”* (Jn 6,12) et on verra ce que ça donne. Il venait de refuser d'être le christ, ça ne l'intéresse pas du tout. Il ne veut pas être à la tête d'une organisation de la société. Il n'a pas à fonder une église, ce n'est pas son affaire. Plus tard seulement, on le traitera comme christ, comme fondateur d'église; c'est un autre problème. Chacun fait ce qu'il est appelé à faire s'il obéit à sa mission.

Une fois qu'on a fait les choses indispensables, on les prend pour l'essentiel. Aujourd'hui l'église se trouve devant cette oeuvre à faire par rapport à elle-même : retrouver vraiment l'essentiel. Notre église se trouve dans une épreuve de foi comparable à celle dont Israël a fait l'expérience en exil : Dieu promet une terre et il l'enlève; il donne un roi et il n'y en a plus; il promet d'être au milieu d'eux dans le temple et il n'y a plus de temple. Il ne reste même plus de peuple car il est dispersé. On ne peut guère aller plus loin dans la négation. Nous n'avons pas encore vécu ça. Ce n'est pas rien d'avoir l'histoire d'Israël qui nous précède dans notre vision de foi.

2) Croire en soi (Mt 6,26-30)

L'être humain est menacé dans son existence, menacé dans sa beauté : voilà le terrain où doit oeuvrer la foi ! Cette foi portera simultanément et inséparablement sur la foi en soi et sur la foi en la source où puise celui qui est amené à croire en soi. Pour cela, Jésus va aider les petits que nous sommes à l'aide de paraboles. Le langage de Jésus en paraboles a ceci de réconfortant : pour lui, ça semble comme déjà aller de soi que nous soyons “plus”. Pour nous, ce n'est pas évident mais, au moins, on n'a pas l'impression que c'est faux. On dit que nous sommes faits pour

aimer, cela ne semble pas faux alors que nous sommes conscients d'en être presque incapables. L'être humain est donc bien obligé toujours de constater son impossibilité. Mais si l'impossible existe, il faut en tirer les conséquences au niveau de la foi : *"Ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu"* (Lc 18,27). Ce n'est pas du domaine du raisonnement, c'est du domaine de la foi.

Jésus va essayer de faire entrevoir ce dont il vit déjà car il sait que nous sommes appelés à le vivre, sinon il n'en parlerait pas, on ne parle pas à quelqu'un qui est absolument incapable de comprendre.

a) Il nous est donné d'être : *"Regardez les oiseaux du ciel"*. (La parabole des oiseaux (6,26)

La première parabole est au niveau de l'être menacé dans son existence.

1- Regardez les oiseaux.

Le mot en grec, ce n'est pas regarder simplement, c'est voir dedans quand on regarde ce qu'il y a dehors. C'est l'intuition, il faut regarder au-dedans et pas superficiellement. Il veut suggérer qu'il faut bien regarder : les oiseaux ne sèment pas, ne moissonnent pas, n'engrangent pas. Normalement, pour subsister, le minimum est de prévoir les semences, de moissonner à temps et d'avoir les granges qui conviennent. C'est ce qu'on fait si ça dépend de nous. Or ça ne dépend pas de nous. Les oiseaux peuvent nous aider à le comprendre : ils sont là, ils ne font rien pour être là, il leur est donné d'être là.

2- Le "plus" de l'être humain

A l'être humain aussi, il est donné d'être. Il n'est absolument pas à l'origine de ce don. Si on a l'impression d'être perdu, c'est pour prendre conscience de ce don. Donc si on est là, c'est à cause d'une eudokia dont on n'a pas encore conscience. Si c'est déjà vrai pour les oiseaux, alors on comprend que, pour nous, ce sera encore plus vrai. L'exemple des oiseaux peut nous aider car la vérité n'apparaît que progressivement. Il nous est donné de voir déjà quelque chose si on ne ferme pas les yeux, si on accepte notre inconsistance, de vivre alors que notre vie semble si fragile. C'est la vie de foi. Si on n'accepte pas cette menace, on sera encore dans la consistance d'avant la foi. Voilà la ligne que Jésus suggère pour découvrir le "plus" : *"Ne valez-vous pas plus qu'eux ?"*

Multiplier les grands magasins pour mieux manger ne répond pas du tout à ce niveau. Il ne s'agit pas de rêver à un homme immortel puisque la condition humaine est d'être mortelle. Ce n'est pas non plus pour en prendre simplement conscience et vivre un pessimisme de première. C'est pour découvrir, si on a le courage de le voir du dedans, qu'il y a là quelque chose qui nous dépasse : il s'agit de moi et ça me dépasse. C'est la foi en soi. La foi en ce qui me dépasse et la foi en soi est une seule foi. Elles se découvrent en même temps.

"L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole" (Mt 4,4), il vit tout autant de parole. Il y a deux types de nourriture, il y a deux choses qui font subsister. Les mêmes paroles veulent faire comprendre la même chose : *"La vie n'est-elle pas plus que la nourriture ?"*

b) Notre impuissance radicale (6,27)

"Qui d'entre vous d'ailleurs peut, en s'en inquiétant, ajouter une seule coudée à la longueur de sa vie ?"

Matthieu pourrait passer directement à la deuxième parabole. Or il insiste : ce n'est pas en s'inquiétant qu'on devient vraiment capable de faire quoi que ce soit au niveau de l'essentiel. L'homme est incapable de se donner un centimètre de plus. La science est arrivée à prolonger la vie mais l'homme reste mortel, on ne parle plus de

prolonger la vie indéfiniment, on parle de l'euthanasie i.e. de bien mourir. Ce qui importe, c'est de mourir bien et c'est vraiment un problème spirituel.

Bien sûr, l'homme n'est pas appelé à accepter son élimination car elle est la négation de l'être humain. Jésus savait qu'il serait éliminé et ce fut une épreuve fondamentale pour sa foi. Il a senti qu'il était appelé à mourir bien. Il en a parlé avec les petits : *"A dater de ce jour, Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup...et, le troisième jour, ressusciter"* (Mt 16,21). Il a senti qu'il était appelé à mourir bien. Et les petits ont vu qu'effectivement l'élimination n'a pas eu le dernier mot. Leur histoire est la nôtre.

Dans ce verset, Jésus et Matthieu font allusion, sous forme de parabole, à cette impuissance radicale qui, dans le vocabulaire de Légaut, s'appelle la "carence d'être". On ne peut pas s'approcher du plus que donne la foi en soi sans faire l'expérience de la carence d'être qui est le non-être par ailleurs. Ce sont deux choses qu'il faut vivre simultanément. En fait on ne peut arriver à l'expérience de l'eudokia qu'en regardant en face notre radicale impuissance et notre radicale inconsistance, afin d'accéder à cette volonté qui nous veut. Pour être, on ne peut vraiment pas faire confiance en soi car on n'a pas assez d'amour de soi. Il faut donc essayer de prendre conscience de la source. L'être humain est tellement grand par ailleurs que, si on lui donnait le monde entier, il serait encore sur sa faim. On n'a jamais vu de milliardaire heureux et cela montre qu'il reste un être humain, il vit ce qu'il a à vivre et chacun le vit à sa façon.

c) Notre beauté : *"Du vêtement, pourquoi vous inquiéter ?"*. (La parabole des lis 6,28-30)

1- L'être humain est une beauté unique : *"Observez les lis"*

Jésus ne dit pas de regarder, mais d'observer les lis. Il parlait araméen et on ne sait pas quel terme il a employé. Le mot "observer" peut gêner : on n'aime pas beaucoup être observé, on préfère être regardé et, si on attire l'attention sur soi, c'est qu'on espère être regardé ensuite. Le sens est : apprenez un peu vos leçons; le lis vous donne une leçon; laissez-vous instruire par les lis; le lis est votre maître; devenez le disciple du lis. C'est la leçon de choses; les choses de la vie nous apprennent des choses.

Le lis des champs en Palestine est rouge; c'est une couleur forte qui permet de faire une comparaison avec Salomon et d'autres gens habillés de rouge. Cela se remarque. Les lis sont tout rouges et ils sont beaux. Or ils n'ont rien fait pour être beaux : *"ils ne peignent ni ne filent"*, ce sont de fieffés paresseux. Ils ne font rien et ils sont beaux. C'est extraordinaire, de l'ordre du devenir soi.

Le devenir soi réalise ce don d'être mais ce n'est pas à force de le vouloir. On devient soi parce qu'il nous est donné d'être au départ, c'est au-delà du dire et du faire. Les fleurs sont le sourire de l'être, elles ne font rien du tout, elles ne servent à rien. Un être humain ne sert à rien. Alors pourquoi toujours s'inquiéter ?

La leçon du lis est d'apprendre à reconnaître sa beauté et prendre conscience qu'on n'a rien fait pour ça. Jésus a raconté la parabole des lis probablement en traversant les champs. On marchait sur des lis et Jésus l'a fait remarquer. Marcher sur un pissenlit, qu'est-ce que ça peut faire ? Il n'est pas facile d'avoir un peu le sens de notre unicité, alors qu'il y a des milliards d'hommes sur la terre. Un petit ne se voit pas.

2- une beauté intérieure : *"Salomon dans toute sa gloire"* (29),

La couleur des lis va évoquer Salomon. Pour Jésus et pour les juifs, surtout depuis que les psaumes de David sont devenus les psaumes de Salomon, depuis cent ans, Salomon est très en vogue. Pour les Pharisiens, la sagesse est le propre de

Salomon : l'avènement de la Sagesse à côté de la Loi. Donc Salomon est le plus grand et le plus beau. Or Jésus affirme : *“Salomon dans toute sa gloire n’a pas été vêtu comme l’un d’eux”*. C’est déjà vrai au niveau de la parabole : il y a une beauté dans une fleur que le plus bel habit ne peut pas nous faire percevoir. Or il ne parle pas seulement des lis : *“Ne valez-vous pas plus qu’eux ?”* disait-il à propos des oiseaux; on ne sait pas voir la merveille qui est déjà là.

3- jamais menacée : *“l’herbe des champs qui est aujourd’hui”* (30).

La beauté du lis n’est en rien menacée par le fait qu’elle ne durera pas, elle n’est pas atteinte par l’éphémère, alors qu’on sait bien que demain *“elle sera jetée au four”*. Si c’est comme ça pour les lis, *“ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi !”*, gens de peu de foi, des tout petits pour la foi. C’est une expression peut-être usée car il ne s’agit pas d’avoir *“plus de foi”*, ce n’est pas de l’ordre de la quantité. Jésus dit ça avec beaucoup de bonhomie.

3) Croire dans le Père (Mt 6,31-34)

a) Notre inquiétude : *“Ne vous inquiétez donc pas”* (31)

Il a l’impression, après ce qu’il a suggéré, non pas qu’ils n’auront plus d’inquiétude, mais qu’ils ne seront pas uniquement des êtres d’inquiétude. Il ne veut pas dire que celui qui doute encore n’a rien compris mais qu’il est possible simplement d’entrevoir un petit quelque chose qui permet de croire. Le but de la vie n’est pas uniquement de savoir ce qu’on va faire pour manger, boire et se vêtir, ce qui est exactement le but du 20^{ème} siècle... On ne peut pas vivre sans ce souci mais la vie n’est pas que ce souci.

b) L’histoire d’Israël : *“Tout cela, les païens le recherchent, or il sait, votre père”* (32)

Jésus parle comme un juif : ce n’est pas pour nous, Israël. Ce n’est pas méprisant pour les nations, c’est prendre conscience que le peuple juif a un sens de sa vie différent des païens parce qu’il est le garant de la foi. Donc il ne faut pas courir après le seul manger, c’est bon pour les nations.

“Votre père sait cela”. Le père sait qu’on a besoin de boire et de manger; cela veut dire que c’est une chose sérieuse mais qu’il ne faut pas demander au père de donner à manger. Selon Jésus, on ne devrait jamais rien demander à Dieu. C’est très important comme enseignement : jamais une prière de demande parce que c’est trop tard : il sait déjà et ça ne sert à rien de le mettre au courant. Le faire quand même est un manque de foi. Mais si cela peut aider à être moins inquiet, alors il faut demander pour ne pas aggraver l’inquiétude.

Nous avons besoin de tout cela, c’est vrai et on doit s’en soucier dans les limites de nos besoins, parce qu’on en a besoin mais pas pour y chercher le sens de notre vie. Traditionnellement on dit que le Père va se charger de tout puisqu’il sait qu’on en a besoin; ce n’est pas de cet ordre là. Il ne faut pas nier cette dimension du besoin, de la nécessité mais il est inutile de le mettre au courant de notre condition d’êtres humains, il la connaît très bien. Si on a envie de lui en parler parce que ça fait du bien, on peut le faire mais il faut être conscient que c’est en fonction de soi.

c) L’essentiel : *“Cherchez d’abord le royaume et sa justice”* (33)

Si vraiment on cherche quelque chose, que ce soit le royaume ! Cela va demander toute notre énergie. Matthieu est toujours vigilant et ajoute : *“et sa justice”*, sinon attention ! Cette précision vient de Matthieu et non de Jésus, il faut le savoir, car, aux yeux de Matthieu, chercher le royaume est très difficile.

Si on cherche l’essentiel, le reste s’ajoute automatiquement : *“tout cela vous sera donné par surcroît”* car s’occuper du royaume, ce n’est pas du tout devenir quelqu’un qui s’envole au ciel, qui n’a plus besoin de manger ou de se vêtir, qui n’a plus de soucis. Ce n’est pas ça le royaume.

d) L'inquiétude du lendemain : *"Demain s'inquiétera de lui-même"* (34)

Si on ne cherche pas d'abord le royaume, on sera inquiet pour aujourd'hui et les soucis de demain vont être vos soucis d'aujourd'hui car nous n'avons pas seulement les soucis d'aujourd'hui mais aussi ceux de demain et d'après-demain. Or Jésus dit : *"A chaque jour suffit sa peine !"*. Les soucis pour aujourd'hui sont déjà suffisamment lourds, il y a suffisamment de choses qui nous ennuient aujourd'hui pour ne pas se faire du souci pour ceux du lendemain.

C'est aussi un conseil en or : on s'inquiète pour ses enfants, Jésus dit : eux-mêmes s'inquiéteront d'eux-mêmes; demain s'inquiète de lui-même. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas s'en faire pour ses enfants mais s'inquiéter ne sert strictement à rien. Il faut le faire, bien sûr, même si ça les énerve. Mais pas trop d'inquiétude, juste assez ce qu'il faut pour aujourd'hui !

IV- Chercher le royaume (Mt 13,44-50)

Dans trois petites paraboles, Jésus essaie de suggérer ce que c'est que chercher le royaume, et par quel biais. Ces paraboles ont été écrites, comme Matthieu le dit lui-même, par un scribe qui s'est mis à l'école du royaume : *"Tout scribe devenu disciple du royaume est semblable à un homme maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien"* (13,52), le neuf me vient de Jésus et le vieux me vient d'avant Jésus.

Le royaume est incontestablement quelque chose qui a empêché Jésus de dormir. Très vite, parce qu'on n'avait pas très bien compris ce qu'il visait par le royaume, ce qui n'allait pas de soi, on a interprété le royaume en fonction des représentations juives classiques. Si Jésus est le christ, le royaume est le royaume attendu par les juifs. En ce 20^{ème} siècle, on peut commencer à entrevoir autre chose et c'est important pour notre rencontre avec Jésus, pour le trouver lui et nous trouver nous. *"Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver. Il le recache, s'en va ravi de joie vendre tout ce qu'il possède et il achète ce champ."*

Le royaume des cieux est encore semblable à un négociant ou un marchand en quête de perles fines. En a-t-il trouvé une de grand prix, il s'en va vendre tout ce qu'il possède et achète cette perle.

Le royaume des cieux est encore semblable à un filet qu'on jette en mer et qui ramène toutes sortes de choses. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage, puis ils s'asseyent, recueillent dans des paniers ce qu'il y a de bon et rejettent ce qui ne vaut rien. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde, les anges se présenteront et sépareront les méchants des justes pour les jeter dans la fournaise ardente, là seront des pleurs et des grincements de dents."

1) L'interprétation de Matthieu

Matthieu est seul à les avoir gardées et elles sont l'une après l'autre. C'était une tradition des petits qui ont entendu Jésus parler et se les racontaient l'une après l'autre. Elles sont toujours ensemble; on n'a donc rien perdu. La première : un homme trouve un trésor, vend tout et achète le champ; la deuxième : le négociant trouve une perle, vend tout... Elles se ressemblent. Mais la troisième n'a vraiment plus rien à voir.

L'évangile de Thomas a conservé, heureusement, ces trois paraboles et nous restitue la troisième dans son état initial, telle que Jésus l'a racontée.

"L'homme (Matthieu avait dit : le royaume) est pareil à un sage pêcheur qui a jeté son filet dans la mer. Il l'a remonté de la mer plein de petits poissons au milieu

desquels il trouve un poisson grand et excellent. Aussitôt il rejette tous les petits poissons dans la mer et sans hésiter, il choisit le grand poisson". (Th 8).

Le pêcheur est donc comme le marchand et l'ouvrier agricole. Il est évident que Thomas a gardé la parabole originale.

a) L'interprétation de base

Notre tradition a conservé, de cette troisième parabole, surtout les pleurs et les grincements de dents. Matthieu l'a transformée en fonction de son interprétation de base qui est une explication de la parabole donnée par l'évangéliste lui-même. Nous en avons deux dans notre tradition chrétienne : une a été faite par Marc et l'autre par Matthieu.

Marc raconte sa parabole de base : le semeur jette un peu sur le chemin, un peu ça et là. Jésus arrive chez lui et *"les Douze lui demandent le sens des paraboles"* (Mc 4,10). Jésus donne l'explication mais pas pour les autres, pour eux seulement : *"A vous le mystère du royaume a été donné"*. C'est la seule qu'il explique car les autres, chacun doit chercher à les comprendre selon l'interprétation de base ainsi donnée. Matthieu a repris cette parabole de base avec son explication mais il a d'autres préoccupations car il ne voit pas comment on peut vivre en communauté, fonder une église si tout le monde est admis, si on vit avec cette bienveillance pour tous. Ce qui est vrai. Or Matthieu doit fonder une église, il a pour mission d'être responsable de communauté car il faut bien des responsables dans une église, à condition qu'ils ne se prennent pas pour le Bon Dieu.

Matthieu reprend donc le même schéma : Jésus rentre chez lui *"et ses disciples s'approchant lui demandèrent : "Dis-nous en clair la parabole de l'ivraie dans le champ"* (Mt 13, 36). Alors il explique et c'est très clair : celui qui sème, c'est le fils de l'homme; le champ, c'est le monde; le bon grain, ce sont les sujets du royaume; l'ivraie, ce sont les mauvais sujets (ou les sujets du mauvais, c'est encore pire); l'ennemi qui sème, c'est le diable; la moisson, c'est la fin du monde et les moissonneurs, ce sont les anges. Au moins l'explication est claire et pourra se transmettre sans trop de difficultés.

Quand il a fini, il dit : *"Avez-vous compris tout cela ? - "Oui" lui répondent-ils"*.

"De même qu'on enlève l'ivraie et qu'on la consume au feu, de même en sera-t-il à la fin du monde, le fils de l'homme enverra ses anges qui ramasseront de son royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité; ils les jetteront dans la fournaise ardente; là seront des pleurs et des grincements de dents ! Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende !"

Matthieu a utilisé une parabole dans laquelle Jésus nous invitait à laisser croître ensemble l'ivraie et le bon grain : *"Laissez-les croître ensemble"*. Après, dit-il, il y aura un tri mais c'est le travail des moissonneurs. En d'autres termes, il y a ce qui importe et il y a ce qui est secondaire. Ce qui importe, c'est d'essayer de croître ensemble. C'est pratiquement impossible mais il faut toujours essayer. Cette idée est très fidèle à l'esprit de Jésus et c'est émouvant car c'est, au nom de Jésus, faire l'inverse de ce qui est possible. Cela nous incite à nous souvenir de lui et faire tout ce qui est possible.

Or Matthieu en fait un tri, un jugement, le contraire de ce que Jésus voulait suggérer.

b) Les bons et les mauvais poissons

Dans sa troisième parabole, Matthieu reprend donc son interprétation fondamentale avec les poissons : il trie les bons et rejettent les mauvais. Il déforme la parabole. Peut-être il a estimé que les deux premières paraboles suffisaient pour faire entendre le message de Jésus : c'est le neuf. Mais l'accès au royaume n'est pas aussi facile et

on a vite fait de croire que c'est arrivé. Il se sent donc obligé de rappeler aussi un peu de l'ancien. Au lieu de reprendre la parabole : le grand poisson seul compte et on laisse tomber tout le reste, le filet " ramasse des choses de toute espèce", du bon et du pas bon et on retient tout ce qui est bon et on rejette ce qui ne vaut rien. Alors il peut dire : "Ainsi en sera-t-il..." La leçon a été bien reçue et reprise.

On ne peut pas lui faire des reproches. Vivre au niveau de l'eudokia, de ce qui est proposé par Jésus est impossible. Il faut le reconnaître, le royaume est impossible. Prétendre le rendre possible quand même est vraiment trop nouveau.

2) Le but de Jésus dans les trois paraboles initiales

a) un seul message

D'abord il compare le royaume à un petit ouvrier agricole; il n'a pas de terrain à lui et travaille chez son patron car il doit acheter le champ. Puis on a un marchand de perles et un pêcheur. Tous les exégètes constatent que c'est la composition socio économique de Capharnaüm. Ici on est bien dans le pays de Jésus. La Galilée était traversée par la route des nations, elle s'appelait "la Galilée des nations" et, le long des grands axes, il y a toujours des marchandises, toute sorte de trafic; on vend et on achète et il y a moyen d'en profiter à tous les niveaux. Chacun peut s'insérer dans le créneau qui lui convient. Jésus s'adresse à ces marchands mais son auditoire est varié et il essaie de dire à tous la même chose. Qu'on soit saisonnier, pêcheur ou marchand, il propose à tous la même chose, sous le même thème. C'est qu'il y tient. Il insiste, il répète à sa façon et il a cette expression qu'il emploie toujours : "Qui a des oreilles, qu'il entende !" Il ne suffit pas d'être un petit pêcheur; il faut encore des oreilles pour entendre. Tout le monde a des oreilles et peut entendre, sinon il y en aurait quelques-uns qui entendraient et transmettraient le message et d'autres qui devraient obéir. Ce n'est pas ça. Tout le monde a des oreilles ou du moins peut en avoir mais il y a des moments où on en a et d'autres où on n'entend plus. Donc il faut essayer d'avoir toujours des oreilles.

Ici aussi les petits voient et entendent des choses que d'autres ne voient pas. Il y a des oreilles et des yeux qui sont d'un autre ordre. Pour voir, il ne faut pas être petit normalement, il faut être grand. Zachée est trop petit pour voir Jésus et il pense qu'il doit monter sur un arbre. C'est très voulu dans la méditation de Luc : il n'est pas assez grand, il est païen et ne comprend rien du tout. Mais pour Jésus : "*Il me faut aujourd'hui demeurer chez toi*" (Lc 19,5). La question n'est pas d'être petit ou grand, pour Jésus.

Peu importe qui on est par ailleurs. La diversité importe peu en ce sens là car Il y a un point pour lequel on est au même plan. Jésus fait allusion à un autre niveau, parle selon un autre ordre mais qui reste accessible à de petits pêcheurs. Cependant, comme le seul langage possible est celui des paraboles, ce n'est pas facile d'interpréter et celui qui a de plus grandes oreilles a de plus grandes chances d'entendre.

b) Découverte, radicalisme, émotion

Jésus essaie d'éveiller tous ces ouvriers, ces marchands, ces pêcheurs à quelque chose qui, à ses yeux, est très important puisqu'il revient toujours là-dessus. A quoi veut-il nous éveiller ? Qu'est-ce qu'il veut nous faire entendre ? Il veut nous éveiller à quelque chose qui doit être à proximité, qui doit être possible si on entend. Pour mieux entendre, il faut essayer de repérer les choses qui se ressemblent dans les trois paraboles. On trouve trois éléments communs.

1- "trouver"

Le premier est le verbe "trouver". Le paysan trouve un trésor; le marchand trouve une perle; le pêcheur trouve un poisson. Dans le dernier cas, il aurait pu dire : il attrape

un poisson. Donc le mot “trouver” est important car ce n’est pas le récit qui importe, c’est ce que Jésus a l’intention de dire en racontant de petites histoires.

Manifestement il veut nous éveiller à une chose qu’il faut trouver. Or on ne fabrique pas ce qu’on trouve, on n’y est pour rien.

Au début de son livre “Devenir soi”, Marcel Légaut écrit : “Ma vie a-t-elle un sens ? Me suffit-il pour vivre de lui donner un sens, quitte à lui en trouver un autre si celui-ci vient à faillir ? Ne m’est-il pas nécessaire pour vivre pleinement ma réalité humaine de lui “trouver” un sens, d’aller du même pas que cette découverte et dans la prise de conscience de celui que je suis et qui, tout à la fois, est en voie de devenir ?” (page 9), il s’agit de trouver le sens de sa vie. C’est dans la même ligne. Je peux donner sens à ma vie mais il ne s’agit pas de ça, il s’agit de trouver. Dans l’évangile de Jean et ce n’est pas un hasard, tout au début, Jésus trouve Philippe, Philippe trouve Nathanaël, André trouve son frère alors qu’il le connaissait depuis des années mais il le croisait, il ne l’avait jamais trouvé. On peut se croiser pendant des années sans se voir ni s’entendre. Il s’agit donc de trouver. Voilà le premier point !

2- “vendre tout”

Deuxième point, le paysan vend tout, le marchand vend tout, le pêcheur jette tout. Ils ont la même réaction tous les trois et elle est radicale. Donc il faut trouver et il s’agit de quelque chose de radical. Jésus essaie de nous éveiller à une aventure qui ressemble à une découverte qui sera suivie d’un radicalisme intransigeant.

Mais il ne s’agit pas d’être radical avant de trouver. C’est toute la différence entre l’ascèse et la vie spirituelle : jeter tous les petits poissons pour trouver le grand; on quitte le monde et on trouve Dieu. Ce n’est pas ça.

3- “l’émotion”

Il y a encore un troisième point commun mais il n’y a pas de mot pour le dire. On peut employer le mot “émotion” qui peut paraître sentimental. Ici une “émotion” apparaît chaque fois : l’émotion profonde, le bouleversement du petit paysan devant son trésor; l’émotion, le trouble du marchand devant la perle; le pêcheur raconte : “J’ai attrapé un poisson grand comme ça !” Cela fait parler. Il s’agit d’une découverte qui bouleverse.

En résumé, il s’agit d’une découverte. Il y a quelque chose à trouver, il y a quelque chose avant et je suis celui qui trouve. Quand je trouve, je suis très content, je suis second mais je suis quand même là et vraiment content car c’est d’une qualité telle que j’en suis profondément ému. Je sens que cette découverte va m’engager radicalement. Découverte, expérience de l’inouï (inouï : du jamais entendu, ouï), radicalisme conséquent. Découverte, émotion, radicalisme.

3) Les rencontres de Jésus : l’homme riche (Luc 18,18-24)

On entrevoit déjà tout ça dans ces paraboles mais Jésus ne racontait jamais ces choses pour enseigner; il les racontait à l’occasion de rencontres. On peut mieux expliquer les trois paraboles à partir de ces rencontres et les paraboles nous permettent de mieux comprendre ces rencontres. L’une s’éclaire par l’autre. Les rencontres de Jésus sont l’humus, le terroir où ça pousse. Jésus se met à parler lorsqu’il est avec les gens.

C’est l’histoire du “jeune homme riche”. On dit toujours “le jeune homme riche” et jamais “l’homme riche”; or quand cet homme dit : “*Tout cela, je l’ai gardé dès ma jeunesse*”, cet homme n’est pas un “jeune homme”, c’est un homme. On parle toujours du jeune homme riche parce qu’on lisait cet épisode pour l’entrée en religion de jeunes, hommes ou femmes : on quitte tout et on entre dans les ordres. En fait, dans l’évangile, cet homme n’est plus un jeune mais il a probablement gardé toute sa jeunesse.

a) cet homme est riche

Cet homme n'est plus simplement au niveau du possible, il s'est déjà réalisé lui-même sur deux plans.

La première : il est riche. Dans le contexte juif, réussir, être riche, c'est vivre de la faveur de Dieu; ce n'est pas du tout vécu comme quelque chose qui pourrait éloigner de Dieu. Cet homme est plutôt une réussite aux yeux de la société et il faut le voir positivement. A ce niveau, il est déjà quelqu'un.

Deuxièmement, il n'est pas seulement riche sur le plan socio économique, il l'est également et en vérité sur le plan religieux et moral. Il n'est pas décrit comme le Pharisien qui s'illusionne : *"Mon Dieu, je te rends grâces que je ne suis pas comme le reste des hommes"* (Lc 18,11). C'est un homme qui peut dire, dans une conversation avec Jésus : "Tout cela, sincèrement, depuis que je suis jeune, je l'ai observé". De la part d'un juif, une telle affirmation exige d'être un fidèle observant, dans un sens positif. Cet homme se considère comme "juste". Ce n'est pas qu'il s'illusionne sur lui-même et se vante. C'est un être religieusement et moralement accompli, c'est une réussite. Il est quelqu'un et c'est une réussite. La question est de savoir s'il est devenu lui-même. La rencontre va le révéler.

b) et il découvre quelque chose

Sa question : *"Que me faut-il faire pour avoir en partage la vie qui demeure ?"*, montre qu'il sait très bien que cette vie ne demeurera pas et, s'il la pose, c'est que quelque chose lui manque. La présence de Jésus fait poser des questions. Avant de rencontrer Jésus, probablement, il a dû éprouver une certaine distance par rapport à lui-même, par rapport à la vie vraie, la vie qui demeure. Il y a en lui une insatisfaction dont il prend davantage conscience au moment de rencontrer Jésus : il y a des choses qui lui manquent. Ce n'est jamais très gai de se voir dans ce qui nous manque, se voir en face, dans l'impuissance radicale de la carence fondamentale. Maintenant qu'il a vu Jésus, il en est certain et il pose sa question en toute amitié, pour lui-même. Alors son insatisfaction devient plus vive. En présence de Jésus, quelque chose s'éveille en lui. Il "trouve" quelque chose qu'il n'avait pas encore trouvé; il découvre. Cela se fait au sein d'une rencontre commençante.

Il pressent que ça risque d'être d'une autre qualité. Ce n'est pas comme les autres rencontres. Ce n'est pas tout à fait un poisson comme les autres. Ce n'est pas tout à fait du même ordre. Il ne sait pas ce que c'est. C'est encore trop tôt pour pouvoir le dire. Probablement il l'avait pressenti jadis mais, cette fois, c'est tout proche. Le royaume est proche. Alors il faut faire un pas décisif. Il aurait pu laisser passer ce Jésus, lui dire bonjour et poursuivre sa route. Jésus ne dit rien, ne force pas, il ne fait que passer mais dans quel état il nous laisse. Le seul fait de se promener parmi nous fait se poser un tas de questions.

Le pas est fait, il se fait maintenant tout proche de Jésus. Jésus l'a vu. *"Que faire pour posséder la vie qui demeure ?"* L'autre vie, on dit que c'est après la mort : il y a cette vie et il y a l'autre vie. Il y a la vie qui semble passer et il y a la vie qui demeure. Jésus dit : *"Ne vous amassez point de trésor sur la terre, là où la mite et le ver consomment"* (Mt 6,19), il faut s'attacher aux choses qui demeurent. Il y a toujours deux vies, celle qui ne demeure pas et celle qui demeure.

c) Jésus l'aima

Jésus et cet homme se rencontrent ainsi, ils ont leur mystère. Il s'agit d'un être qui est déjà enraciné en lui et qui, au contact de Jésus, se découvre, comme en creux; c'est une véritable découverte. Maintenant cet homme, qui est riche, beau et bon, moralement, religieusement, sent qu'il est en manque. Deux êtres qui se rencontrent ainsi, ne peuvent que s'aimer. Le texte est formel et rare : *"Jésus l'aima"*, on ne peut

pas faire autrement, c'est impossible. Il n'a rien fait pour cela. Il voit maintenant en toute clarté, sans aucune ombre, ce qu'il entrevoyait, ce qu'il pressentait. Tout cela est vraiment entre eux deux. Du fait de cette proximité avec Jésus, il n'y a pas moyen de ne pas voir. Avant, il avait encore la possibilité de fermer les yeux mais c'est impossible maintenant, même sur le manque. Ce n'est pas le manque qui fait obstacle, c'est ce qu'il a; non pas ce qu'il est mais ce qu'il a. Il faudrait qu'il puisse passer de l'avoir à l'être. Il y a un trouble profond chez Jésus lorsqu'il voit simultanément, au sein de la rencontre, cet amour et tous les obstacles, les entraves. Il en parlera à ses disciples après : *"Comme il est difficile à ceux qui ont des richesses de pénétrer dans le royaume !"*, il est vraiment très riche, trop riche, il a eu trop de chance dans sa vie, peut-être, pour être vraiment, pour accéder à l'essentiel.

d) le choix radical

Il y a quelque chose qui l'empêche d'être radical : quand on entrevoit le grand poisson, tant pis pour les petits ! Pour devenir soi, il faut un radicalisme. Le royaume est entrevu, cet homme accède à lui-même et pourtant il se saisit dans l'incapacité d'y entrer malgré la présence du messager du royaume. Jésus est incapable de le faire entrer dans le royaume. L'être humain dans son mystère est à chaque fois la merveille de l'unique et un autre, fût-il l'Autre avec un grand A, fût-il Jésus, n'y peut rien. Jésus ne peut pas vivre pour lui mais il se sent proche de lui et il est ému jusqu'aux entrailles. La façon dont il a parlé de cette rencontre, montre bien que ça a été quelque chose d'extrêmement éprouvant car l'être humain est inaccessible, hors d'atteinte, hors prise; il est un mystère qui commande le respect le plus absolu. On voit très bien le respect absolu de Jésus devant cet être. Il a essayé de lui dire ce qu'il avait à dire, en paraboles : *"Vends tout ce que tu as..."*, tous ces petits poissons, laisse tomber !...

Jésus l'invite à voir sa grandeur, l'appelle à être lui, avec nous; c'est tout. L'homme riche sait que Jésus a raison. Il voit très bien ce qu'il a à faire. Il en est très conscient. Et pourtant *"il s'en alla tout triste"*. Seule cette tristesse est à la mesure de notre béatitude, elle témoigne encore de notre indestructible grandeur. On sent très bien qu'on est dans l'incapacité de juger cet être; il n'y a plus de place pour juger ici. On se trouve devant l'incompréhensible mystère de l'être humain qui est un impossible.

4) Découvrir le royaume

Le petit paysan ne cherchait même pas; il est tombé dessus par hasard, sans chercher. Le chercheur de perles doit chercher. Il y en a qui cherchent et d'autres qui ne cherchent pas. C'est comme ça. On peut trouver sans chercher et on peut trouver parce qu'on cherche. L'important n'est pas de savoir ce qui est le mieux des deux. Cela est hors royaume, n'appartient pas au royaume. C'est plein de sens. Ce n'est pas au niveau du royaume, c'est d'un autre ordre. Jésus invite à trouver, à être ému et à faire un choix radical. On retrouve les trois éléments; ils sont bien là.

Jésus, dans ces paraboles, essaie de préparer, de rendre attentif, à ce qui peut arriver à chacun et, ce qui peut lui arriver, c'est lui-même. Découverte, expérience de l'inouï, réaction radicale correspondante. Chacun est comme invité à se découvrir, se reconnaître, s'avouer. Il s'agit bien de quelque chose qui peut arriver à chacun, qui est déjà arrivé un petit peu, qui est déjà en route depuis longtemps, mais la vie qui ne demeure pas est souvent un obstacle. Pourtant on sait qu'il s'agit de soi. C'est imminent, ça va et ça ne finira pas. Jésus, ça ne finira pas. Invité à la découverte de soi, alors que jusqu'ici on reste peut-être dans l'ignorance de son être, c'est comme si l'impossible arrivait. Mais l'impossible, c'est chacun de nous !

a) L'expérience de Jésus

Jésus vit à ce niveau, c'est incontestable. Il s'est découvert tout à coup : *"Au moment où il remontait de l'eau, il vit les cieux se déchirer"* (Mc 1,10). Les cieux se sont déchirés. Il n'a ni tiré, ni déchiré le rideau. Non tout à coup ça se déchire, il s'est découvert et en a été émerveillé; la suite l'a prouvé. Il a réagi avec un radicalisme conséquent; il l'a montré aussi. Découverte, émerveillement, radicalisme. Pour Jésus, le radicalisme, c'était de s'arracher au Baptiste qu'il adorait : *"Aussitôt l'esprit le chasse au désert"*. Il a été chassé parce qu'on ne s'éloigne pas facilement. Il faut quitter le plus grand pour pouvoir rejoindre ce qui est petit et commun à tous mais qui est plus grand que le plus grand.

b) devient la nôtre

Ce qui est merveilleux, non seulement Jésus a vécu cette aventure mais il comprend qu'elle est destinée à chacun et aussitôt *"Jésus se rendit en Galilée. Il y proclamait la bonne nouvelle en ces termes : "Les temps sont accomplis et le royaume est tout proche"* (Mc 1,14-15). Sa proclamation fondamentale est : *"Le royaume s'est fait proche !"* On comprend mieux maintenant le royaume, la proximité. Mais il faut des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. Il est le messager du royaume et il annonce qu'il est tout proche car il est convaincu que sa découverte est le lot des êtres humains. L'être humain est donc à tout moment à deux doigts de se découvrir en sa grandeur, en sa beauté. Il est à deux doigts de s'émerveiller, à deux doigts de faire cette découverte, à deux doigts de se détacher de tout pour s'engager dans cette foi, pour s'attacher à cet unique nécessaire, pour choisir cette meilleure part qui ne lui sera jamais enlevée et le fera vivre.

Marie n'a pas eu le temps de vivre sa rencontre car Jésus est éliminé. Jésus le sait bien au moment de la rencontre. Et c'est vrai qu'on s'inquiète de beaucoup de choses mais une seule est nécessaire. Marie n'est pas vouée à la contemplation et Marthe à la vie active. Une seule chose est nécessaire et cette meilleure part ne lui sera jamais enlevée. *"La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste parce que son heure est venue; mais quand elle a enfanté, elle oublie les douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde"* (Jn 16,21), c'est une joie lorsqu'un être devient lui-même et cette joie, personne ne pourra l'enlever. La tristesse de l'homme riche en est une confirmation.

c) Devenir soi et le royaume

On ne peut pas séparer royaume et soi, soi et royaume, même s'il y a une certaine distinction à faire. On ne peut accéder au royaume qu'en devenant soi. Et dans cette découverte de soi, il y a une profondeur qui demande un partage, on n'y entre pas tout seul. Le soi découvert est tout entier invité à donner sa vie pour le royaume. C'est le sens du geste de Jésus au moment de nous quitter : *"Ayant pris du pain, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit et le leur donna en disant : "Prenez et mangez, ceci est mon corps"* (Mc 14,22), j'étais à l'état consistant au milieu de vous, maintenant j'y serai à l'état rompu, sans consistance. Celui qui se découvre est invité à se donner jusqu'au bout pour qu'advienne le royaume. Or celui-ci n'advindra que par l'accès, à chaque fois unique, de chaque être humain à son mystère et par la "con-spiration" : respirer de la même façon, con-spiration de plus en plus forte de tous les êtres éveillés à eux-mêmes pour qu'aucun de ces petits ne se perde. Pas un seul petit !

d) Les petits

Jésus avait le sentiment aigu de la grandeur de l'être humain. En même temps, il a le sentiment aigu que chaque être humain se sent comme perdu, non pas pécheur par rapport à une loi; c'est d'un autre ordre. Quand il est petit socialement, ce chef d'oeuvre est davantage menacé. Jésus ne préfère pas les pauvres aux riches mais il

est plus ému quand le chef d'oeuvre est davantage menacé. Quand un enfant est en danger, il devient plus important, c'est tout simple et il retrouve sa place dès qu'il est guéri. Celui qui est premier pour Jésus, c'est celui qui est davantage menacé.

Ce sentiment aigu, il faut le partager car c'est comme ça aussi qu'on accède au royaume avec Jésus. Les êtres sont comme perdus, comme aliénés; ils sont comme des victimes et le sont; ils sont encore hors d'eux-mêmes, loin d'eux, à distance de leur grandeur qui pourtant déjà les habite.

Jésus va donc passer son temps à parcourir les rues, crier, chanter, se mettre sur des bateaux, entrer dans les synagogues, on va ouvrir des toits au-dessus de lui pour l'entendre. Partout où il va, il dira :

“Le royaume, c'est un peu comme un petit ouvrier qui trouve un trésor et se dit : ce n'est pas possible ! Il lâche tout. Gens de peu de foi ! Le royaume, c'est comme un collectionneur de perles; il cherche, trouve et ce qu'il trouve : ce n'est pas possible ! Si, gens de peu de foi ! Tant que tu ne seras pas là, on ne sera pas heureux. Le royaume, gens de peu de foi, c'est comme un pêcheur qui tout à coup se trouve devant quelque chose de grand et d'excellent !”